

Revue historique du Sud-Est
européen... / dir. N. Iorga
jusqu'en 1940

Institutul de istorie Nicolae Iorga (Bucarest). Auteur du texte.
Revue historique du Sud-Est européen... / dir. N. Iorga jusqu'en
1940. 1925-01-01.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

G
478bis
(2)

190

II-ème année, N-os 1-5.

Janvier-Mars 1925.

REVUE HISTORIQUE

ou

SUD-EST EUROPEEN

(Continuation du "Bulletin de l'Institut pour l'étude
de l'Europe sud-orientale")

PUBLICATION MENSUELLE

dirigée par

N. IORGU

Professeur à l'Université de Bucarest, R. de Roumanie
Sourboul, Correspondant de l'Institut de Paris

— BUCAREST —
LIBRAIRIE PAVEL SUNO
73, Calea Victoriei.

— PARIS —
LIBRAIRIE J. OMBERT
5, Rue Daru.

80C
3478-24

DIRECTEUR :

N. IORGĂ

BUCAREST, 8, SOSEAUA BONAPARTE

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION :

C. MAHINENCU

Professeur de conférences à l'Université de Bucarest

12, STRADA DĂMĂCI

CONTENU DE LA REVUE : Antiquité — M. Iorgă : Une nouvelle histoire
de l'Empire byzantin — C. C. Giurescu : Les
travaux de la Commission Nationale de Paris — N.
Iorgă : Les travaux de la Commission Nationale de Paris — N.
Iorgă : Les travaux de la Commission Nationale de Paris — N.
Iorgă : Les travaux de la Commission Nationale de Paris — N.
Iorgă : Les travaux de la Commission Nationale de Paris — N.

ÉDITIONS D'ARTS ET MÉTIERS
PARIS

REVUE HISTORIQUE

DU

≡ SUD-EST EUROPÉEN ≡

PUBLIÉE PAR N. IORGA, PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST

II-E ANNÉE, NOS 1-3.

JANVIER-MARS 1925.

Une nouvelle histoire de l'Empire byzantin¹.

C'est une des publications les plus importantes, les plus solides et les plus durables que celle qui nous a été donnée sous le patronage d'un savant comme M. Bury dans ce quatrième volume de la „Cambridge Medieval History“ par un groupe de collaborateurs de différentes nations, de M. Diehl, de l'abbé Vogt, de feu Chalandon et de M. Macler, de M. Bréhier aux byzantinistes anglais, sir Pears et M. Miller en tête, aux orientalistes de la même nation et jusqu'à des Slaves comme M. Kadlec de Prague et M. Vassiliev de Pétrograde (il n'y a pas de Roumains, comme il n'y a pas d'histoire des Roumains).

Sous le titre d'„Empire Romain“, évitant ce titre si commode et si faux de «Byzance», on nous présente, non seulement la continuité au moyen-âge, jusqu'à la conquête turque de Constantinople—qui n'est pas cependant l'accomplissement de l'Empire que nous nommerions byzantin-musulman sous des chefs de la dynastie d'Osman, cet Empire ayant encore presque un demi-siècle à combattre contre des formes politiques byzantines ou franques sur une base byzantine —, mais aussi celle de tous ses voisins. Il ne s'agit pas seulement de l'Arménie (il y aurait eu de la place pour d'autres organisations caucasiennes, bien distinctes, et des États de croisade latine en terre d'Orient européen, jusqu'aux plus médiocres et passagères de leurs manifestations, puis, aussi, de ces contrefaçons de Byzance qui sont les „Empires“ slaves, bulgares et serbes, lesquels, n'ayant presque pas d'originalité nationale, devaient y entrer, mais de

¹ *The Eastern Roman Empire (717—1453)* (forme le volume VI de la *The Cambridge Medieval history*, planed by J. Bury, edited by J. R. Tanner, C. W. Previté-Orton, Z. N. Brooks), Cambridge, 1923.

Venise même, qui appartient à Byzance sans doute, qui en est la forme économique sur un autre territoire, mais qui ne pouvait être rattachée à l'ensemble que par un seul côté et jusqu'à une certaine date. Et enfin il y a une large exposition de l'histoire de ses voisins, rivaux et ennemis musulmans : califat, Seldschoukides, Ottomans, «Tatars» de Dschinguiz et de Timour.

Une formidable masse de matériaux ! La table des noms, rédigée avec beaucoup de soin, effraye. Mais précisément à cause du nombre et de la multiplicité énorme, de la variété infinie du détail, et aussi à cause de la différence de conception, allant de la synthèse littéraire de M. Diehl au «caprice» pittoresque de certains collaborateurs anglais, à l'analyse locale menue de M. Miller et à la sécheresse instructive des annales de l'Islam, il aurait fallu *accorder* toutes ces contributions, qui ne peuvent pas manquer de se contredire souvent, de s'encombrer toujours, donnant au simple lecteur une idée qui n'est guère nette de cet «Empire Romain d'Orient».

Personne n'aurait pu mieux le faire que le grand historien dont le nom vénéré figure en tête du volume et qui par ses propres expositions de l'Histoire byzantine en a donné, jusqu'à une certaine date, la synthèse complète et personnelle. M. Bury s'est borné à une introduction.

Dans ces quelques pages il croit pouvoir séparer nettement, jusqu'aux croisades mêmes, l'histoire de son monde «romain d'Orient» de celle de la société occidentale. En est-il ainsi ? Je crois que non. L'empire du Bosphore, celui de la Nouvelle Rome, n'a jamais cru que l'ancienne appartient de plein droit à d'autres, et ces «Francs», ces «Longobardes» eux-mêmes considéraient la capitale de Constantin comme la grande source d'autorité à laquelle, malgré les offenses continuelles qui leur en venaient et auxquelles ils pouvaient s'attendre, ils recouraient cependant avec persistance, avec obstination, ne désirant rien plus que l'association «fraternelle», l'alliance de famille qui comblait leurs vœux.

Entre les deux Églises il y a eu une continuelle réciprocity d'influences, les deux «schismes» étant quelque chose de très relatif, la différence étant non pas accidentelle, mais bien *essentielle* et *primordiale*, et jusque bien tard, jusqu'au seuil des

offres et des actes d'union à l'époque des Paléologues, il n'y a pas eu de discussion religieuse, d'opposition politique au cléricalisme à Constantinople, qui n'eût pensé à s'assurer le concours, l'approbation formelle au moins, du Pape, dispensateur d'authenticité. Il n'y a eu au cours du moyen-âge qu'un seul commerce de l'Europe, sans distinction d'Orient et d'Occident, ni même de chrétienté, d'Islam et de «païennie». De même qu'en Occident tout le mouvement, le progrès, les conflits et les créations, en un mot: la vie active vient des „Romanies“ populaires, qui se sont défendues et organisées d'elles-mêmes, sous la croûte hiérarchique de Byzance, il y a, non seulement à l'époque des «latinités» danubiennes de Justinien, mais aussi jusqu'au bout, sous la forme intéressante des autonomies locales et nationales, l'action, la poussée de forces populaires correspondant aux forces „évolutionnaires“ et révolutionnaires de ce monde occidental. On ne peut pas même fixer de distinction territoriale entre les deux sociétés chrétiennes et „romaines“, entre les deux Églises-Empires, car incessamment l'une enjambe, pour ainsi dire, sur l'autre: il y a une Byzance d'Italie: de Venise à Bari, à Naples, à Salerne, à Palerme, il y a même dans les Îles Britanniques un filet d'influence byzantine dont vient le roi-„basileus“ et jusqu'à la forme dont les Anglo-Saxons ont affublé le diable et, en échange, il n'y a pas eu dans le Sud continental et insulaire de l'Italie de forme politique ayant un caractère militaire, des Normands de la bande des Hauteville aux derniers Angevins, aux Barcelonais transportés en Sicile, à Alphonse le Magnanime, majestueux héritier de toutes ces traditions, qui n'eût considéré comme rentrant dans le cercle de son expansion, de son droit même, les Îles Ioniennes, la côte de l'Albanie et de l'Épire, la Macédoine avec Thessalonique et même la couronne sacrée des Rhomées, à laquelle faisait une allusion visible un titre royal tout mêlé, dans sa forme grecque, de chancellerie byzantine.

En tenant compte de ces données, incontestables, cette histoire ne nous paraîtrait pas si lointaine, perdue dans des complications de barbarie slave, confondue parfois à des problèmes de l'Islam et de ses fondations; elle viendrait vers nous d'un geste plus fraternel et, se rapprochant de ce qui tient plus intimement à l'âme moderne, toute pleine de moyen-âge occiden-

tal, elle contribuerait beaucoup mieux à la réalisation de cette unité historique sur laquelle seule peut reposer l'idée de l'humanité en marche.

Même la réserve toute spéciale concernant l'Angleterre ne paraît pas très fondée; il y a eu plus d'Anglais que ne le disent les sources dans la garde latine des basileis, et ce n'est que par des études sur la monnaie médiévale, sur la circulation des étoffes et des articles de luxe qu'on se rend compte suffisamment de la forte immixtion des Byzantins jusqu'aux régions les plus perdues de l'Orient européen. En poursuivant cette histoire de Byzance donnée par les sources occidentales, on peut se rendre compte combien on regardait du côté de cette grande splendeur orientale. Il ne faut pas oublier non plus les pèlerinages (l'ouvrage de Röhrich et Meissner pour les Allemands devrait avoir des parallèles pour les autres nations), et jusqu'au XIV-e siècle toute chose de France tient à l'Angleterre. Je ne peux pas croire qu'un Mathieu de Paris, Franco-Anglais, eût eu, dans son Histoire universelle, une vision moins claire des choses de l'Orient chrétien des deux espèces.

Admettre le point de vue de M. Bury qu'il est préjudiciable «d'interposer dans l'histoire générale de l'Europe occidentale des chapitres n'ayant aucune connexion avec ceux qui précèdent ou suivent» c'est détruire la conception même de cette histoire de l'humanité qu'il faut bien avoir, avec tous ses rapports, même les plus cachés, qui peuvent être les plus intéressants. Si on rallie Bagdad et Samarcande à Byzance, on peut bien admettre le lien, bien autrement étroit, qui fait des deux Romes et de toutes leurs dépendances un seul élément prédominant de l'histoire pendant un millénium.

D'autant plus fondées sont les idées de M. Bury sur la perpétuité romaine de cet Empire byzantin, d'Auguste — c'est lui qui le dit — à Constantin Dragasès le Paléologue, pendant deux mille ans. La conscience romaine, en dépit d'un nationalisme grec bien évident après le retour de Nicée, ne s'est jamais obscurcie; on peut même dire que ce qui soutint cet État, universel d'essence, à travers des crises uniques, ce fut ce sens de la perpétuité romaine nécessaire, *indispensable au monde*.

M. Bury rassemble les mots latins restés dans le grec byzantin (p. VIII, note): il admet aussi *μῦλος*, tumulte, que

nous avons déjà fixé dans notre „Histoire des Roumains“. Dans les formules militaires leur nombre devait être encore plus grand, et même dans celles du commerce (κομμέριον — douane). La «Romanie» d'Occident a un autre sens que celui de la transmission de l'autorité impériale; elle est d'origine et d'âme populaire et en rapport avec les „Roumains“ des „leges barbarorum“. J'ai cité des „Romanes“ ailleurs, qui ne l'étaient pas à cause de la présence de l'Empire, mais bien de son absence; la *terra romanesca*, la *Tara-Românească* des *Români* ou Roumains, en est la persistance la plus impressionnante. En y pensant, beaucoup de choses apparaissent autrement.

Faut-il commencer Byzance au VIII^e siècle comme Finlay, comme nous le proposons aussi pour les raisons indiquées dans le «Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale», VI, pp. 23 24 ? M. Bury l'admet, et le volume part de cette date. Oui, Byzance c'est la synthèse de la romanité impériale, de l'Eglise de langue grecque et de l'hellénisme d'école et de tradition littéraire, mais aussi le détachement de l'Occident. Or, c'est bien à un certain point de la carrière de Justinien, dont aucun des successeurs ne viendra d'ailleurs que de Constantinople,—et la physionomie de la capitale ne date guère de Constantin, ni même du V^e siècle—, ou d'Asie, isaurienne ou autre, qu'il faut dater, comme nous l'avons fait dans notre *Byzantine Empire* qui n'est pas, nous avons le dire, une compilation de librairie, qu'il faut faire partir le développement *vers* ce Byzance. Au siècle précédent, un Odoacre, un Théodoric et leurs sujets italiens ne se sentaient pas autres que les Orientaux; Procope nous dit, en racontant les exploits de Bélisaire en Italie, que c'était déjà le cas,—et de quelle façon!, les Goths étant considérés comme plus ressemblants que cette „colluvies“ des „grandes compagnies“ byzantines.

Pour la fin même de l'Empire, que M. Bury attribue, violemment, aux „brigands de l'Occident qui s'appelaient eux mêmes croisés“, il faut bien répondre que c'est par l'esprit de ces croisés subordonnés, assimilés, par leur guérilla de Terre Sainte, par leur infiltration sous les Comnènes, par leur rôle même sous l'Empire latin, introduisant de nouveau *la vie locale*, sans laquelle l'Empire chrétien d'Orient n'aurait pas pu exister, que c'est par tout cela que l'héritage de Constantin a

vécu, de plus en plus, pendant trois siècles. Manuel Comnène est un chevalier comme Richard Coeur-de-lion et comme Saladin aussi. Et la façon dont Byzance elle-même jugeait cette question est bien rendue par ces lignes de Nicéas de Chonae, cependant un bon Rhomée, un bon orthodoxe dissident et même un bon Grec : „Voilà comment mourut cet incomparable prince (il s'agit de Frédéric Barberousse), qui méritait de ne point mourir et qui, selon le jugement des personnes les plus intelligentes et les plus éclairées, a été heureux jusque dans sa mort, puisque, brûlant d'un zèle plus ardent que nul autre prince chrétien pour la gloire du Sauveur, il a méprisé le royaume de ses ancêtres et a renoncé à son palais, à son repos, pour souffrir toute sorte d'incommodités avec les pauvres de la Palestine et pour délivrer ce Saint Tombeau, qui est une source de vie. Il n'a point été étonné de la longueur, ni de la difficulté des chemins, ni des pièges que la malice de divers peuples lui a tendus. Il n'a point appréhendé de manquer des secours les plus nécessaires à la conservation de la vie, de n'avoir point d'eau ou de n'en avoir que de bourbeuse, de n'avoir point de pain ou de n'en avoir que de bis et quelquefois que de gâté ou de suspect. Il n'a point été retenu par les larmes, ni par les embrassements de ses enfants. Il s'est exposé, à l'imitation du grand Paul, non seulement à être lié, mais à mourir, et il a égalé en toutes choses la ferveur des grandes âmes qui, s'étant élevées au-dessus du monde, regardent comme de la boue tout ce qu'il renferme et tendent uniquement à l'éminence de la perfection de l'Évangile ¹.“

La première apparition des croisés fut dure ; leur infériorité à l'égard d'une société beaucoup plus civilisée, leur mépris d'un ordre dont ils étaient incapables sont des choses manifestes. Mais, en dehors de leur propre faculté de s'assimiler, considérer ces «membres de l'Empire» dès 1100 comme des „brigands“ c'est méconnaître ce que Byzance elle-même avait de puissance d'assimilation, et elle fut, jusqu'à la fin, étonnante.

Contre les Ottomans ce ne furent pas les Byzantins — leur alliance avec le grand Khan asiatique Timour ne peut guère être admise, étant donnée l'énorme disparité des forces — qui

¹ Traduction de Cousin (1685).

lassèrent les Turcs pendant le XIV^e et XV^e siècles, et c'est une question s'ils furent vraiment lassés : regardez l'élan d'un Mahomet II et d'un Soliman ! Les Turcs d'Ourkhan et de Mourad n'entrèrent pas en ennemis jurés de l'Empire, en représentants d'un État qui devait remplacer celui des Paléologues : tour à tour soudoyers et routiers, ils pénétrèrent ensuite *dans la féodalité des Balcons*, dans cette vie des princes régionaux en guerre pour des châteaux et des bourgs : entre un Mousa et un Étienne le Serbe et un Mircea le Roumain il n'y a pas de différence essentielle. Byzance a trop de mérites, pour qu'il faille lui ajouter ceux qu'elle n'eut pas. Et ces mérites sont aussitôt signalés, et d'une façon nouvelle, par l'historien anglais, entre autres celui d'avoir conservé les manuscrits de l'antiquité hellénique, celui d'avoir eu, elle seule, une vraie armée, formée et dirigée d'après une théorie classique, dûment au courant (p. XI) : on pourrait ajouter que ce fut la seule qui sut fondre les éléments de toutes les « barbaries » dans son système traditionnel et que la technique des machines de guerre lui appartint pendant longtemps comme un secret d'État. Le caractère continuellement légal de l'Empire est aussi brillamment mis en lumière, mais ces formes juridiques furent trouvées bientôt moines préférables par les classes populaires que les pratiques patriarcales de l'Islam, dont le succès rapide, foudroyant des Arabes. Il y eut, malgré les efforts de ramener à l'évolution des coutumes et des mœurs, une certaine raideur dogmatique dans la juridiction byzantine, et un certain formalisme en resta inséparable.

M. Bury dit éloquemment, en finissant, que l'histoire de Byzance n'est pas « une chronique monotone de révolutions de palais, de querelles de cirque, de discussions théologiques » — n'ont-elles pas souvent un autre sens que celui des formules sur lesquelles on se bat, ne recouvrent-elles pas des réalités, bien autrement importantes, souvenirs du passé, aspirations vers l'avenir ? — « de cérémonies fastidieuses dans une Cour servile ». Sans doute, mais les autres faits sont chichement rapportés par les sources, et il faut résister à la séduction de décrire. L'a-t-on fait partout dans ce volume même ? J'en doute, et beaucoup de lecteurs seront de mon avis. Il y a vingt ans, j'ai eu le courage d'abandonner ce qui donne la couleur, le brillant pour

chercher l'enchaînement seul des situations. Ai-je réussi ? Le peu d'intérêt qu'a suscité mon petit livre paraît dire : non. Mais, tout de même, j'ai conservé la conviction que la vraie méthode est celle-là.

II.

L'ouvrage commence par un chapitre de M. Diehl sur les Isauriens et finit par les considérations du chef de l'école de byzantinologie française sur la civilisation byzantine. On ne pouvait pas mieux rendre hommage à une longue et grande carrière.

L'auteur de deux récents ouvrages français sur Byzance a su donner du nouveau dans les excellentes pages, d'une parfaite limpidité et d'un éclat de style auquel on est habitué, qu'il a consacrées à l'empereur Léon et à ses successeurs, comme lui hérétiques et subissant encore le poids des excommunications contemporaines. Il faut deviner la valeur, découvrir l'oeuvre de ces iconoclastes, premiers ouvriers à la création, nécessaire, de l'Empire laïque. M. Diehl constate la justice, au moins partielle, qui leur fut, tout de même, rendue au concile de 787, qui condamna la doctrine de ces bons administrateurs et de ces énergiques soldats. La réforme fiscale est largement traitée (pp. 4-5). Touchant à la loi agraire, M. Diehl croit que la nouvelle tenure libre en échange pour la *μωπή* (dont les *μωπιται* ; les termes paraissent venir de *μῆρος* ; en roumain on appelle encore le système de confier aux paysans une terre pour partager le produit de son travail : *a lucra în parte*), est due à la pénétration des Slaves. L'exemple des changements accomplis en pays roumain à la fin du moyen-âge par l'admission d'immigrés plaiderait contre cette explication, qui est, on le sait, d'origine russe : le nouveau venu est le « voisin » (*vecin*) et il évolue vers le servage ; c'est plutôt la *παροικία* qui vient de cet apport barbare au travail de la terre. Toute cette partie est nouvelle.

La part de la propagande cachée des Juifs est peut-être moindre qu'on ne le croit, dans l'iconoclasme ; la rivalité avec l'Islam abstrait joua peut-être un plus grand rôle. La conviction des empereurs persécuteurs nous paraît être venue au cours d'une lutte que les adversaires rendaient passionnée. Au début, il n'y a chez des empereurs pressés de besoins d'argent et désireux d'avoir tous leurs sujets en main que la préoccupation

politique, fiscale et économique. L'opinion de M. Diehl semble être différente. Très intéressante est l'explication que l'épiscopat n'était guère attrité de voir qu'on limite l'influence de ses concurrents naturels, les moines. Des parallèles dans l'histoire de l'Église d'Occident peuvent être invoquées dans ce sens. La part de la plèbe constantinopolitaine fut plus grande qu'on ne l'a dit à cette époque, qu'on ne le croit aujourd'hui. On peut rappeler celle que la foule prit en 1204 à la dévastation de Constantinople par les croisés. Elle fut toujours une plèbe dissolue et haineuse. Les défenseurs des images appartinrent à une certaine catégorie de fidèles, comme, lorsque des mesures furent prises en France contre les ordres religieux, il n'y eut que les adhérents d'un seul parti qui essayèrent de s'opposer à l'entrée des autorités dans les couvents. M. Diehl doute que le mouvement d'Agallien dans les Cyclades eût un rapport avec l'iconoclasme. Dans la politique de Léon à l'égard de l'Italie maintes décisions ne sont pas en rapport avec l'œuvre de guerre religieuse commencée à Constantinople. M. Diehl observe qu'on ne toucha pas aux fresques, aux mosaïques (p. 11); il paraît en effet que seules les images miraculeuses ou bien même les images sur bois, les icônes, furent soumises à la destruction — il y avait aussi les richesses dont on les surchargeait à recueillir; probablement dès lors recouvrait-on d'argent les images —, jamais les figures des saints peintes sur les murs des églises et des palais.

La politique de Constantin III (le «Copronyme» pour ses adversaires, qui étaient, sans doute, pour leur retourner le compliment, des «coprolales») à l'égard des Bulgares, qui n'avaient pas encore un «royaume», mais une simple «seigneurie», préoccupe, d'après le plan évidemment défectueux de l'ouvrage, M. Diehl moins que sa part dans la continuation de l'iconoclasme. Elle est largement présentée. On relève l'activité comme écrivain théologique de ce rude guerrier. Il fut cruel à l'égard de ses adversaires, mais c'étaient des rebelles qui, de leur côté, n'épargnaient aucun moyen pour porter dommage à l'hérésie. Le châtement, qui atteignit le Patriarche même, était dur, mais légal.

Si les lignes directrices de l'ouvrage l'avaient permis, les affaires d'Italie auraient pu être considérées aussi à un autre

point de vue que celui de la résistance romaine à l'iconoclasme. Il y avait à Rome une conscience populaire et elle imposait au Pape, maître nominal de la ville, une politique. Et l'Occident, pénétré de l'esprit d'un Boniface, pouvait agir de lui-même pour attirer Étienne II sans aucune indication byzantine et sans aucune rancœur contre Byzance. Constantin V ne parut pas, certainement, offusqué par cette nouvelle relation du Saint-Siège, qui lui-même n'avait pas cru agir contre les intérêts de l'empereur, dont la place était absolument à part. Il n'y a pas en 754 dans les rapports de la Rome papale et de la nouvelle Rome impériale de tournant. La mission de Jean le Silenciaire à Pépin, l'apparition à Pavie dans le camp franc de l'ambassade byzantine s'expliquent par la présence, contraire aux bonnes relations de quasi-voisinage, du roi franc en Italie : c'est ce que Constantin ne pouvait pas admettre. Les villes attribuées au Pape ne devaient pas être arrachées à l'exarque. Y-eut-il une vraie alliance entre Byzantins et Lombards pour la conquête d'Otrante ? On peut en douter. Ce ne fut, observe M. Diehl, qu'en 781 que le Pape cessa de dater par l'année du règne de l'empereur, ce qui était la rupture manifeste avec celui-là, mais pas encore l'idée du règne d'un *autre* empereur. Ne revint-il cependant pas sur cette décision après la résipiscence d'Irène ? La question mérite d'être posée. Une chronique dont on n'a pas tenu compte, je crois, jusqu'ici est celle de Sicile, par Romuald de Salerne, qui emploie une source ancienne : elle mentionne à l'époque de l'usurpateur Philippicus déjà des mesures pontificales tournées contre un empereur hérétique, contre ce premier iconoclaste : „ne haeretici imperatoris nomen aut chartas aut figuram solidi susciperet, unde nec ejus effigies in Ecclesia introducta est, nec nomen ad missarum solennia prolatum“. Léon y apparaît avec la dénomination de Syrien, *Surus*. Le même présente l'envoi des clefs de S. Pierre à Charles comme un acte de rébellion contre l'Empire byzantin, auquel Rome appartenait de droit¹. Constantin n'aurait pas été en état de défendre sa propre capitale contre les Sarrasins.. C'est donc le motif pour

¹ Misit navali itinere claves S. Petri et ejus confessionis Carolo principi, rogans ut Romanam Ecclesiam a Longobardis liberaret ; noluit enim ab imperatore constantinopolitano (quemadmodum fuerat hactenus) auxilium petere,

lequel „les empereurs de Constantinople perdirent le patronage de l'Église romaine“¹.

La raison pour laquelle Irène rompit le projet de mariage entre son fils et la fille du Franc Charles ne sera pas facilement élucidé; les fiançailles de ce prince avec une pauvre princesse paphlagonienne n'offraient sans doute aucun avantage, dans aucun domaine. Les intrigues qui troublèrent le règne de cette princesse et de son fils Constantin sont largement exposées. M. Diehl aussi rejette l'idée burlesque du projet de mariage avec Charlemagne (cf. nos *Relations entre l'Orient et l'Occident*, p. 99, et suiv.), où est donné un essai d'explication. Le caractère d'une nouvelle peinture, profane, est signalé en relation avec cette première phase de l'inconoclasme.

Les règnes de Nicéphore et de Michel I-er sont traités surtout au point de vue de la politique religieuse. On ne pourra jamais tirer quelque chose de bien complet sur celui de Léon l'Arménien d'après le seul témoignage du fade et sec compilateur monacal Théophane et d'après la rhétorique, fatigante dans sa passion à jet continu, de Théodore de Stoudion: M. Diehl a employé tous les moyens de son style pour recouvrir ce vide regrettable, surtout pour le gouvernement d'un régent qu'on devine avoir été tout particulièrement habile et fort en même temps. Pour le règne de Michel II on n'a que des événements militaires, réservés à un autre chapitre. Associé à Théophile, il nous parle au moins directement par la lettre adressée à son frère et «ami» d'Occident. La figure de Michel III l'ivrogne reste couverte du discrédit qu'elle mérite.

Y-a-t-il eu vraiment une reconnaissance, en 812, de la situation impériale de Charlemagne? Il me paraît bien difficile de l'admettre; j'ai présenté mes arguments dans „Orient et Occident au moyen âge» et je crois devoir les maintenir.

Les proportions de l'ouvrage ont dû amener l'exposition abrégée des faits décisifs pendant la seconde moitié du IX-e siècle (oeuvre de Bardas, baptême du Bulgare Boris, etc.).

¹ „Quia, per multa tempora... a Sarracenis obsessus, ipsam etiam regiam civitatem, in qua manebat, defendere nequibat. Haec itaque causa fuit quare constantinopolitani imperatores patrocinium Romanae Ecclesiae amiserunt.“ Plus loin: „spreto jam constantinopolitano patrocinio“.

III.

L'histoire de la dynastie macédonienne a été confiée à M. Vogt, auteur de l'ouvrage bien connu sur Basile I-er. Le désavantage des collaborations multiples apparaît dès le début de la seconde partie, l'auteur revenant sur ce qui déjà avait été exposé brièvement par M. Diehl. Le récit est très détaillé sans poursuivre des explications nouvelles, ni prendre une tournure littéraire. Dans deux chapitres est donné un excellent abrégé pour tout le X-e siècle et la première moitié du XI e jusqu'à la disparition de Michel VI. Les détails biographiques, donnés par des sources beaucoup plus riches que pour la période précédente et venant de témoins, d'acteurs du drame, de participants aux intrigues et aux querelles de groupe, abondent, et M. Vogt s'y arrête avec un visible plaisir. D'après le plan général, l'histoire extérieure, et jusqu'à ce que l'historien appelle «les missions» (l'oeuvre de Cyrille et de Méthode) est laissée pour d'autres chapitres et la compréhension de l'ensemble en souffre évidemment, le côté anecdotique ressortissant d'une manière trop encombrante.

La valeur du «Sage» Léon n'est-elle pas exagérée? Une oeuvre législative n'appartient pas seulement à celui qui la signe, à celui qui préside même à sa rédaction. Justinien n'a pas été un grand innovateur dans le domaine du droit; Léon d'autant moins. Seulement, dans son cas, on ne peut pas nommer ceux auxquels on doit certaines réformes économiques et sociales. Il se pourrait bien que l'impulsion fût venue de cette Université de Bardas, qui touchait à trop de questions pour ne pas influencer plus d'un domaine. Léon ne fut donc pas plus un penseur dans le domaine de la jurisprudence que son fils «porphyrogénète» Constantin dans celui de l'histoire, de la géographie politique et du cérémonial. Entre le témoignage de Cédrene et le jugement de l'historien moderne sur ce dernier, je crois qu'il vaut mieux se rallier au premier, qui du reste, n'avait aucun intérêt à dénigrer cet empereur casanier et bureaucrate, auquel il ne manquait que des mésaventures conjugales pour reproduire le type d'un Claude. On peut se demander même si nous n'exagérons pas en général l'importance de cette dynastie macédonienne par rapport à des prédécesseurs énergiques, le César

remplaçant l'empereur incapable, et surtout en comparaison avec les soldats couronnés, d'une si belle allure, qui suivirent, Nicéphore Phokas et Jean Tzimiskès. Il me paraît aussi que l'exposition des débuts de cette nouvelle ère que Basile II continuera en dépit des traditions d'une dynastie déjà dégénérée, ne plonge pas assez profondément pour qu'on puisse saisir toute l'importance de l'avènement de ces grandes familles de propriétaires asiatiques que Basile eut le tort de briser parce qu'ils voulaient aussi la couronne et qui purent au moins transmettre leur ambition et leur capacité de généraux aux Digènes et aux Comnènes. Car ce n'était pas par l'aristocratie de capitale des Ducas par les figures de sénateurs bureaucrates que l'Empire, aux prises avec les Turcs seldschoukides, aurait pu se sauver. L'„ambassade“ de Luitprand contient de quoi donner dans une exposition plus large un tableau d'une rare richesse de couleurs de la vie byzantine dans la seconde moitié du X-e siècle. Et poursuivre l'oeuvre législative de chaque empereur, parfois très médiocre et guère „révolutionnaire“, peut paraître moins indiqué que de grouper par questions et par époques les transformations, réelles et très importantes, qui eurent lieu dans le domaine du travail agricole, de la situation des personnes et des biens. Les misérables secrets de boudoir des deux vieilles femmes à demi folles qui déshonorèrent l'histoire d'un grand Empire auraient peut-être pu être laissées presque totalement de côté pour présenter ces problèmes qui demandent pour être exposées, avec le talent de l'historien, un peu des connaissances de l'homme pratique et de l'expérience du politicien.

Un chapitre important, celui du schisme, a été réservé pour M. Bréhier. A M. Brooks a été confié le récit, d'après des sources orientales, des campagnes byzantines contre les Arabes et surtout de la défense de Byzance contre ces ennemis pleins d'élan qui se servaient en grande partie des anciens sujets passés à l'Islam, de l'Empire. On devra recourir souvent à ces pages de chronologie critique, d'une rare acribie, qui ne veulent pas donner autre chose. Signalons que la curieuse rencontre des Arabes avec les Bulgares en 717 est rappelée, d'après sa source inconnue, aussi par Romuald de Salerne dans des termes qui reproduisent ceux de l'original¹. L'auteur indique en passant la

¹ Qui, inde egressi, Vulgarorum gentem, quae est super Danubium, bello

raison pour laquelle les califes ne risquèrent plus le siège de Constantinople, à savoir le transfert de Syrie en Mésopotamie de leur résidence (p. 119): le vrai caractère national des marins de cette flotte «arabe» apparaît ainsi d'une façon absolument claire. De même le sens de la seconde période d'incursions maritimes, dues à l'expansion vers les eaux byzantines des „Sarrasins“ d'Afrique et de Sicile (*ibid.*). Pour le reste rien ne manque au dépouillement du chroniqueur arabe, Tabari. Des précisions géographiques sont données à chaque moment.

A partir de 867 jusqu'à 1057 la charge de raconter les conflits innombrables, et pour la plupart d'une importance médiocre, avec les mêmes „Sarrasins“ a été donnée à un byzantiniste russe, M. A. A. Vasiliev. Cette fois, avec une connaissance un peu inférieure des manuscrits historiques arabes, on a quelques pages de récit et, ci et là, des essais d'explications générales. Les proportions de cette partie sont cependant de beaucoup trop réduites, étant donné que c'est juste le temps de la «croisade byzantine», par rapport à l'abondance de la section précédente de même chapitre, qui est d'une conception et d'une composition tout à fait différentes. Une dizaine de pages signées par M. Schlumberger auraient ajouté essentiellement aussi bien à la valeur qu'au prestige du volume. Pour donner une vue d'ensemble il a fallu que la plume passe à M. Bury lui-même pour nous dire que le chapitre qui vient de finir contient «une chronique monotone et vide de raids d'un côté et de l'autre par dessus les montagnes du Taurus, de trêves, d'échanges de prisonniers, enregistrés brièvement dans les annales grecques et arabes» sauf la campagne de Moatassim en 838 et la prise de Thessalonique. Ce sera aussi l'opinion du lecteur. Mais M. Bury observe que cette guerre sans perspectives et sans issue, avant l'épuisement financier du califat, dévora pendant deux siècles les principaux moyens de l'empire, empêcha ainsi de veiller à ses autres frontières. Il remarque aussi que ce fut le manque de cohésion des Arabes qui assura aux Byzantins la possibilité de maintenir en grande partie leurs

aggrediuntur et, ab his quoque victi, refugiunt ac naves petunt suas, quibus cum altum peterent, ingruente subita tempestate, plurimi submersi, sive, fractis per litora navibus, sunt necati.

frontières. Mais, dit-il en finissant, cette rivalité n'empêcha ni le commerce, ni les échanges de civilisation.

Une révision impitoyable a réduit le chapitre que M. Macler, dont la compétence est généralement reconnue, a consacré à l'Arménie. L'exposition est restée cependant très large, bien que souvent l'histoire des Arméniens se réduise à des conflits d'un caractère local. Mais il y a de l'air dans ces pages dont l'intérêt n'est pas toujours égal. Le rapport entre l'importance des événements et l'ampleur des sources est inverse qu'à Byzance : il n'y a pas eu de Porphyrogénète arménien pour encourager la compilation aux dépens des originaux, et ceux-ci livrent abondamment la chronique journalière d'un organisme politique, qui, resserré dans une région restreinte, végète. On peut se demander aussi si les faits transmis par des historiens postérieurs méritent d'être enregistrés sans leur conserver le caractère de simples légendes populaires. Un seul et grand chapitre sur la civilisation arménienne qui, reposant sur cette vie politique monotone, est cependant hautement intéressante dans son développement et ses transformations, aurait suffi, à notre avis. Ici encore les matériaux, grâce aussi à M. Macler lui-même, affluent. L'histoire de la Petite Arménie, un État franc sur cette lisière de la Cilicie et dans les gorges du Taurus, est racontée avec entrain. Mais c'est un appendice des croisades, qui donne types, mœurs, institutions, langue, et aussi la dynastie. Il y eut même, comme femme du roi Ochine (1307-1320), une princesse des Angevins de Naples, Jeanne, fille de Philippe de Tarente, « empereur latin de Constantinople » (p. 179), et Constance d'Aragon, veuve du roi de Chypre Henri II, épousa Léon V († 1342) (*ibid.*). Plus tard Jean, Guy et Bohémond, fils d'Amaury de Lusignan et d'Isabelle, soeur du roi Héthoum II, devinrent héritiers de la Petite Arménie. Après Constantin IV, fils du maréchal Baudouin, et l'aventurier chypriote (« fils de serf » ; p. 181) Constantin IV, Pierre de Chypre devint « takafour » d'Arménie, pour que les derniers moments du royaume soient liés au nom de Léon VI, dont la tragédie, qui finit, à travers l'Espagne, au cloître des Célestins de Paris, a été exposée avec émotion par le Français Dardel, que publiait le regretté Ulysse Robert et qui a été employée pour la première fois dans notre « Philippe de Mézières et la croisade au XIV^e siècle ».

IV.

M. Kadlec, de Prague, a été chargé d'exposer les rapports de Byzance avec les Touraniens. Il commence par les Scythes et les Sarmates, alors que le plan de l'ouvrage fixait comme point de début le VIII-e siècle. Sa méthode est aussi profondément différente de celles de ses prédécesseurs. C'est un large chapitre de dissertations ethnographiques de la part d'un excellent philologue. Je ne sais pas si les déductions tirées des sources chinoises sur l'origine des Avars pourraient être maintenues. Faudrait-il dire de Samo, l'énigmatique Franc, qu'il a fondé le premier grand empire slave? Mais on a pour la première fois une histoire lisible des Khazares. Marquardt en a fourni les matériaux. De même pour les Bulgares du Volga, sur lesquels on a des informateurs arabes.

Pour les Magyars, M. Kadlec nous donne les différentes hypothèses sur leurs origines. La «Lébédia» de leur établissement danubien doit être mise en relation avec le grec moderne et le roumain: *λιβάδια*, *livadă*, plaine couverte d'arbres. D'après les historiens magyars récents, le nom du Gylas est rapporté au khazar *jila* (*jele*), chef, et le *karchan* à *kn̄da*. L'arabe Ibn-Rousta donne les principaux renseignements sur cette époque primitive. M. Kadlec, passant aux Pétschénègues, voit avec Westfried dans le «Kouzou», de l'Atelkouz l'ancien nom-turc du Dniéper. Faut-il admettre une domination magyare dans «la Bessarabie et la Moldavie»: qu'aurait-elle pu y chercher?

C'est le même auteur qui nous parlera de l'ancienne Russie. Il penche sans raison du côté de ceux qui admettent un élément national au commencement de la vie politique des Russes: il reconnaît cependant lui-même que ce sont de simples suppositions, comme celle que les «Walinana» de Masoudi sont slaves. Après tout ce qu'on nous dit, il faut revenir à l'opinion ancienne: avant les Varègues il n'y a dans la future Russie que des «démocraties» slaves sans histoire. Faire cependant des Varègues les serviteurs armés des villes slaves est sans doute une erreur et une injustice. Le chef des Rhos touraniens avec un khagan à leur tête dans les Annales de S. Bertin (837) est une constatation du fait que les Khazars dominaient une partie des Slaves; sur quelle base peut-on admettre que ce soient des

gens de Kiev ? Les phantaisies de MM. Kliouchevski et Hrouchevski peuvent servir des intérêts politiques, mais pas établir l'histoire. Du reste, M. Kadlec rejette les théories du slavisme pur des premiers Russes, et il indique aussi les noms évidemment scandinaves, suédois des cataractes du Dniéper. Mais je ne sais pas quelle peut être la base réellement historique de l'assertion qu'il y a eu „un État de Smolensk, formé par une partie des Kriviches“ et „un État des Sévérians, avec sa capitale à Llyubech“ (p. 204). La chronique de Nestor, au moins dans son état actuel, avec les théories sur l'unité des Slaves et l'inclusion de traités avec Byzance, alors que dans aucune littérature historique, et surtout dans celle de Byzance et de Scandinavie, on ne trouve de pareils documents, ne peut pas servir comme base, l'ensemble trahissant un remaniement nettement moderne. Cependant l'auteur admet des „traités“ pareils même avant celui de 907 : peut-on croire que la fière Byzance eût consenti à conclure des conventions sur base de parité, comme avec les Arabes, sinon avec les Bulgares aussi, lorsqu'il s'agissait du „marchand avide“ qu'aurait été, d'après l'opinion de Kliuchevski, leur chef ?

Liutprand, dans sa chronique, est avec le Porphyrogénète, (les Arabes ne sont pas contemporains) la seule vraie source concernant les Russes, les *Russii*, dont on lui a parlé à Constantinople : «*Russii a qualitate corporis*», les Roux, «*non vero a positione soli vocamus Nordmannos*», ce qui est absolument concluant. Ils ont leur „roi“, Inger, — pour les Slaves Igor —, qui avec plus de mille petits bateaux (comme ceux des Goths au III-e siècle, des „Cosaques“ au commencement du XVII-e et à la même place), apparaissent devant Constantinople, qui se défend avec succès par le „feu grégeois“. Il n'est pas nécessaire qu'une grande nation ait aussi des commencements remarquables.

En parlant des témoignages arabes, cependant très précis, sur les incursions russes en Asie vers la moitié du X-e siècle, M. Kadlec montre de la surprise de ce que les chroniques russes n'en parlent pas ; mais ce n'est guère étonnant si on pense à la façon dont, à une époque si tardive, ont été, certainement, mises ensemble ces chroniques.

Il me paraît aussi que le rôle de l'expédition de Sviatoslav en Bulgarie, sa lutte opiniâtre pour défendre Silistrie ne sont

pas aperçus dans toute leur importance historique. A son tour, la Russie kiévienne „descendait“ vers la «ville impériale» et le rêve du cnèze russe était celui de remplacer l'État bulgare qu'il avait contribué à détruire par une Russie danubienne. Je ne sais pas aussi s'il est possible de mettre une chronologie précise dans les actions divergentes de ce prince.

Passant aux Magyars, M. Kadlec, essayant une interprétation du «Notaire anonyme du roi Béla», verrait volontiers avant 1000 dans la Transylvanie et les contrées voisines de faibles „principautés probablement tributaires des Bulgares“ et de „nombreux habitants slaves“, dont „jusqu'aujourd'hui on peut trouver les traces dans les noms de localités“. Or le «notaire anonyme» écrivit après 1200, à une époque où l'idée bulgare recouvrait tout le slavisme balcanique, et les noms géographiques slaves en Transylvanie viennent sans doute d'anciennes infiltrations à l'époque dace. Il y a ici encore une tendance politique que la réalité documentaire et logique ne peut pas appuyer. Mais la transformation ethnique, complète, des Magyars par les Slaves conquis est une indéniable vérité. M. Kadlec rappelle aussi que les termes magyars concernant la religion chrétienne sont d'origine slave (p. 214) : il note les propagateurs tchèques de la nouvelle foi : Radla, Anastase, Astric, des compagnons de S. Adalbert (Wojtech).

Au vénérable professeur viennois Jagić a été confiée l'histoire de la christianisation des Slaves. Il donne une reconstitution philologique d'après les Vies pannoniennes et la Translation latine de S. Clément de la carrière des Saints Cyrille et Méthode. C'est un beau travail d'une habileté infinie à mettre d'accord d'une façon plausible des renseignements vagues et le plus souvent inconciliables. Il nous paraît que le choix fait par Cyrille du langage des „Esclavons“ dans la région de Salonique comme langue liturgique n'a rien d'étonnant : c'est le dialecte qu'il connaissait et peut-être avait-on commencé à l'employer dans ce but avant le voyage des deux frères en Moravie. Le nouveau registre pontifical trouvé à Londres a ajouté des précisions à cette lumineuse exposition de main de maître.

V.

M. William Miller, le profond connaisseur de l'histoire du monde latin en Orient grec, a pris cette fois sur lui aussi celle

de tous les États slaves et roumains de la péninsule. Le récit est très intéressant, mais montre ci et là les incertitudes d'un début, même lorsque c'est celui d'un si éminent historien.

Pour l'établissement des Bulgares il y a ce passage du *Chronicon cavense* (XII-e siècle), qui n'est pas sans intérêt : „Hujus (Constantini) tempore sive Imperii gens Bulgarorum cum rege suo nomine Aspericht ingressi sunt in terram Romanorum, quae nunc Bulgaria dicta est. Quibus auditis, Constantinus exiit cum multo exercitu contra illos et terga versus est Imperator ; quem sentientes Bulgari, plurimos occiderunt, et castrametati sunt super Constantinopolim et ceperunt villas et castella dissipant. Unde vi coactus Imperator pacem fecit cum eis, annales praebere pollicitus mansiones».

On peut se demander si dans les premiers temps de la vie bulgare au-delà du Danube l'élément roman n'a pas eu un certain rôle : voyez Sabinus, leur chef, et ce Paganus qui est seulement peut-être un Baïan touranien. J'ai toujours fait des réserves sur le vrai sens de la „Bulgarie au-dessus du Danube“ (voy. le sens ambigu correspondant en latin dans la chronique de Romuald de Salerne, plus haut, p. 13, nota 1) et ce ne peut pas, en tout cas, être „la Valachie“ (p. 232).

La cité bâtie par Omourtag sur le Danube peut être plutôt Silistrie que „la forteresse ruinée de Kadikeui près de Turtucaia sur le Danube“ (p. 235). Toute l'information la plus récente, mise en oeuvre par M. Bury, est employée pour cette partie, excellente, de l'exposition. Les rapports entre Serbes et Bulgares, c'est-à-dire entre „Esclavons“ soumis au „khagan“ et ceux qui ne le sont pas, ne peuvent cependant être présentés comme un antagonisme entre races ou même entre États, les Serbes n'en ayant encore aucun. Mais rien ne prouve que Siméon eût reçu de Rome la couronne de Tzar, et le sens, tout «romain», de cette usurpation de titre, n'est guère relevé (p. 238). L'apparition des fils de Sichmane en Macédoine ne peut pas, nous semble-t-il, être présentée comme une révolte de Sichmane lui-même du temps des fils de Siméon (*ibid.*) : le mouvement macédonien a une autre base nationale, «esclavonne», albanaise, roumaine. Mais M. Miller a plus que M. Kad'ec le sens de la „Bulgarie russe“ de Sviatoslav (p. 239). Les „Valaques errants“ qui tuent David, fils de Sichmane, sont, de fait, des «routiers» (*ôdîtai*).

dans le sens de conducteurs de caravanes : avec M. Bogrea, nous l'avons dûment prouvé. Le Taronitès qui combat pour l'empire contre les Bulgares doit être, malgré l'existence d'une province arménienne de ce nom et celle d'une famille homonyme en Arménie, mis en rapport, de même que le duc Grégoire Taronite et Michel Taronite, parent des Comnènes, avec le Taronas épirote de Pachymère, qui est un Roumain, un Valaque.

L'importance du duché du Paristrion (p. 243) aurait pu aussi être relevée. Et sans doute l'État „diocléen“ de Constantin ou Pierre Bodin (ce dernier nom est vlaque ; cf. Bod, village en Transylvanie ; Bodea, nom d'homme) méritait, pour toute sa signification d'avenir, être soulignée d'un fort trait. M. Miller lui-même remarque le nom roumain de la localité de Paun (*păun* en roumain), où à cette époque fut livrée une bataille (p. 245),

Le beau livre de M. Bréhier sur le schisme du XI-e siècle est tenu au courant et mis en relation avec l'histoire entière de l'Église byzantine, que la mauvaise distribution des matières avait donné aussi à M. Diehl, dans un des meilleurs chapitres de l'ensemble, dû à M. Bréhier lui-même. A chaque page les sources sont indiquées. Le rôle des moines de Cluny comme soutiens des droits de la Papauté au moment du conflit est fixé, je crois, pour la première fois. Toute l'atmosphère de la rupture est largement rendue (pp. 262-263, 265). Des églises latines sont notées à Constantinople, très tolérante : Notre Dame des Amalfitains, S. Étienne des Hongrois, l'église des Varègues (p. 264). Les résultats multiples et variés du schisme, qui pour le moment n'apparaissent que comme un gros scandale, sont dûment indiqués à la fin du chapitre.

Le chapitre X contient une large exposition de la civilisation musulmane. M. Thomas Arnold donne une étude pleine d'idées générales sur le développement de l'Islam sous les Abbassides, dont il note dès le début le caractère nettement persan (aussi dans la famille de Vizirs des Barmékides). Les Abbassides apparaissent comme des amis des chiites, comme des représentants d'une religion plus pure et en même temps aussi plus accueillante (p. 275). Beaucoup d'autres suggestions

intéressantes sont semées à travers l'exposition du vaste sujet : en 802 Haroun-al-Rachid pensa à partager le califat, devenu un Empire, entre ses deux fils (*ibid.*). Après sa mort, ces princes s'armant les uns contre les autres, les Arabes soutinrent Amine, espérant regagner leur influence perdue (p. 277). De fait, l'auteur donne aussi cette histoire intérieure de l'État de Bagdad qui, si elle s'était trouvée ensemble avec les annales des conflits avec les Byzantins, y aurait fourni l'explication nécessaire. L'influence du passé romain et persan, jusque dans les préceptes de religion, les codes de loi, le système fiscal, les postes (*veredus* latin devient *barid*), est complètement reconnue (p. 280). A la page 289 est donnée toute une liste des bâtisses chrétiennes en terre musulmane. Une courte histoire de la littérature et de la pensée arabe est donnée ensuite.

M. Loewe continue le même sujet pour l'époque des Seldschoukides. Comme la matière a été distribuée d'une façon peu pratique, toute l'histoire de cette dynastie turque est présentée, d'une façon précise et originale, dans ce chapitre. L'auteur a parfaitement raison lorsqu'il affirme que, si les croisés avaient voulu et su trouver un *modus vivendi* permanent avec les Comnènes, la puissance turque en Asie Mineure aurait été brisée (pp. 316-317).

Fr. Chalandon, qui vient de finir trop brièvement une belle carrière de byzantiniste, a réduit à deux chapitres pleins de faits son histoire des empereurs Alexis et Jean : il a écrit donc pour cette collection d'études le chapitre sur les Comnènes. L'auteur montre combien sont vaines les accusations lancées contre Alexis par les croisés que certainement il n'avait pas invités et qui dérangeaient fortement les calculs de sa politique (pp. 333-334). Le côté d'ambition normande est aussi observé. „Il leur paraissait une tentative de conquête plutôt comme celle de Guiscard“ (p. 334). „Le refus de Godefroy d'aller à Jérusalem“ pourrait être mis en doute. Chalandon remarque aussi l'importance des sommes dépensées par Alexis pour une entreprise envers laquelle il n'avait aucun devoir. Les calomnies contre l'empereur ont été colportées sans doute, ainsi qu'il l'observe, par Bohémond pendant son voyage en Occident. C'est au concile de Bénévent, en 1102, que pour la première fois des accusations furent portées contre lui (p. 341). Les rapports d'Alexis

avec l'Occident (pp. 344-345) sont présentés d'une façon particulièrement intéressante. De même les observations sur la situation fiscale et le système monétaire (pp. 348-349). Cf. aussi cette mention dans une version de la chronique de Lupus le Protospathaire: „Tandem ipse Imperator Constantinopoli Alexius occupavit illum pro eis magnus timor vel tremor ne forte illum a suo regno eicerent“. Beaucoup de croisés furent tués „per montibus vel clausuris Vulgariae“.

Je crois que Haram (Chram), où se rencontrèrent Byzantins et Hongrois, n'est que le Caran ou Căvâran des Roumains (dont la ville de Caran-sebeș). La comparaison entre Manuel et Richard Cœur de Lion est parfaitement justifiée: en ajoutant Saladin, on a les trois grands chevaliers de la seconde moitié du XII-e siècle; j'ai montré dans mon „Orient et Occident“ que l'„Alexiade“, présente dans Alexis aussi le type du „bon chevalier“. Pour la croisade de Conrad d'Allemagne et de Louis VII l'explication doit être cherchée le plus souvent dans les affaires de la Sicile. Chalandon l'indique, du reste, brièvement, à la fin. Il nous paraît impossible d'admettre l'identification de Dessa, le roi serbe, avec Étienne Némania (p. 373): outre Jireček, les dernières expositions de l'histoire des Serbes ne l'autorisent guère. Peut-être aussi acceptera-t-on difficilement les calculs de Manuel basés sur une entente avec Nour-ed-din contre un danger de la part des croisés (p. 375).

M. Horatio Brown est le meilleur connaisseur anglais de l'histoire de Venise, dont depuis de longues années il est le citoyen. Son récit est vif et contient tout l'essentiel, peut-être plus que l'essentiel byzantin, mais est pour l'histoire générale, sinon pour le plan de l'ouvrage, quelque chose de gagné. Il mentionne l'inscription grecque de S. Eufemia à Grado, où est enterré le doge Pierre Candiano, pour faire voir qu'au VII-e siècle la flotte byzantine dominait ces eaux (pp. 386-387). Ci et là il y a une réponse discrète aux nouvelles théories présentées par M. Kretschmayr. Une nièce de l'impératrice Adélaïde, par la Maison de Toscane, Waldrade, comme dogaresse de Venise, p. 402 (en 1001 Otto II visite secrètement Venise); Jean, fils de Pierre Orseolo II, est l'époux de la princesse byzantine Marie, son frère, qui s'appelle Otto, celui de la belle-sœur de l'empe-

reur germanique Henri II. La dernière partie apparaît comme écourtée.

M. Diehl revient avec la quatrième croisade et l'établissement de l'Empire latin: un brillant chapitre de l'ouvrage. La question de la „déviation“ est jugée, après Luchaire, comme oiseuse.

La mort de Baudouin ne doit pas rester enveloppée de légendes. Si Ogerio Pane ne parle que de la mort des trois cents chevaliers pris avec lui (*«illum ceperunt cum CCC militibus franchis, qui omnes in facie gladii mortui fuerunt, et personam imperatoris retinuerunt»*), la lettre du Pape au régent Henri est concluante: *„sub hostili custodia diem clausit extremum“* (Migne, loc. cit., p. 1031), donc sans violence.

L'histoire de la Morée franque et des îles vénitiennes et génoises est traitée par M. Miller, comme de raison. C'est le meilleur des guides dans les méandres de la plus compliquée des histoires. Elle devient sous sa plume même agréable comme un chapitre de Froissart: mention de fresques de la prise de Troie à Patras (p. 446). Le titre de prince d'Achaïe dans le sens attribué par l'époque équivaut à celui de *toute* la Grèce.

Une belle „fresque“ aussi est celle qui nous présente la Grèce franque à l'époque de Guy II de la Roche et du second mari d'Isabelle de Villehardouin, Florent d'Avesnes (p. 446 et suiv.), du troisième, Philippe de Savoie, vers 1300. L'assaut de Gautier de Brienne, héritier de Guy II, «détruisit dans un seul jour le noble édifice que la sage diplomatie de la Maison de la Roche avait employé un siècle à construire», par l'appel des Catalans (bataille du Céphise, 1311) (p. 449). Après des péripéties d'héritage le titre de la Morée passa à Jean de Gravina, frère de Philippe de Tarente; Robert, fils de Philippe, le porte, Jean ayant pris en échange Durazzo (pp. 452-453), à laquelle il ajoute en 1324 Céphalonie, prise aux Orsini. Robert épousa une Lusignan, qui avait déjà un fils, Hugues de Galilée, et son frère, Philippe II de Tarente († 1373), conserva le titre sans valeur pratique de la Morée (p. 454), qu'il passa à „l'empereur“ Jacques de Baux (p. 457). (Le duché de Naxos et de Paros fut réclamé (avec Samos), au XVI-e siècle, par l'aventurier grec Jacques Basilikos, devenu prince de Moldavie, et fut cédé, au XVII-e, à Gaspar Gratiani, futur prince du même pays.) Les Tocco et

les Acciaiuoli s'établirent en officiers de ces princes. Les vicaires navarraïss suivirent¹. L'histoire de Chypre n'a ni la place, ni l'importance qu'elle mérite, celle de Crète encore moins. Excellentes tables de régents francs.

C'est sur un terrain nouveau que M. Miller se trouve lorsqu'il présente l'histoire de „l'empire de Nicée“ jusqu'à la reprise de Constantinople par les Grecs. Belle description de la nouvelle capitale (pp. 478-479). M. Miller observe, en parlant des Comnènes de Trébizonde, qu'ils revenaient dans les contrées qui avaient été le berceau même de leur famille. Il ne manque pas d'observer qu'il y avait de vieux latins sur cette terre d'Asie : à Lampsaque les Querini, à Pégai d'autres Vénitiens, alors que les Pisans, de la famille des Aldobrandini, tenaient Attalie (p. 480), Théodore Lascaris marie sa soeur avec le duc vénitien de Naxos. Lui-même épouse une Arménienne fondatrice de couvents, mais à demi latine, dont il eut un fils, et ensuite Marie, la propre fille de l'impératrice de Constantinople, Yolande. Il comptait donner à l'empereur Robert sa fille Eudocie. Il favorise le commerce des Vénitiens. Les combats avec les Césars francs sont présentés, non pas d'après la large exposition de M. Gerland, mais sur les sources, d'une façon tout aussi intéressante que les imbroglios de la Morée. La « fresque » de chevaliers est ainsi continuée. Heureusement, ci et là des renvois même à l'inédit (p. 495) permettent de contrôler et de poursuivre les recherches.

Sous le second empereur de Nicée, Jean Vatatzès, la conquête de Lesbos, Chios, Samos, Icarie, l'attaque contre Rhodes, l'occupation de places en Crète, l'envoi de la flotte jusqu'à Cérigo (pp. 487-488) montrent combien ce monde asiatique, tirant sa force du fond rural de l'intérieur, tendait cependant vers l'Occident, qui depuis les Comnènes n'était pas „une autre monde“. Rhodes devint bientôt un simple fief, dont le chef s'intitulait uniquement „seigneur“ de l'île, et des Cyclades aussi (p. 494, d'après la „Numismatique“ de M. Schlumberger) : une tentative, momentanément heureuse, des Génois sur Rhodes fut annihilée. Jean III épousa la soeur de Manfred, Constance, devenue l'orthodoxe Anne, et l'union avec le père de cette prin-

¹ Toura-Khan est une mauvaise orthographe (p. 460), Zaganos (cf. Evrénos) ne peut pas être rendu par Zagan (p. 465).

cesse, Frédéric II, fut durable. Une femme de la suite de l'impératrice, une «marquise», joua un grand rôle auprès du vieux monarque grec¹. Le témoignage d'un Nicolas de Jamsilla, attentif aux choses de Nicée, est invoqué pour mettre en lumière ces intéressants rapports. A côté est employé l'Office de S. Jean Vatzès le Miséricordieux, car le rusé politicien impérial devint, à Ténédos aussi, un saint thaumaturge.

Un beau portrait est donné (p. 501) de Théodore Lascaris, qui se distingua aussi comme écrivain, déplorant la mort de Frédéric II. L'origine des Paléologues est présentée dans un autre alinéa, très nourri, pour en arriver à un second portrait, tout aussi bien réussi, celui du futur empereur Michel. La scène pompeuse par laquelle Théodore voulut intimider les envoyés mongols méritait d'être reproduite dans les termes mêmes du chroniqueur byzantin. Le troisième empereur apparaît comme le seul dont l'opposition au latinisme eût été principielle. On conservait cependant, à côté de «Coumans», les mercenaires francs, dont le chef était le Paléologue.

La campagne pour la «restauration» finit le chapitre, qui est le plus original de tout le volume. Mais les indécis entre Latins et Grecs autour de Constantinople doivent-ils être appelés «indépendants»? Le caractère absolument barbare de la prise de possession méritait d'être relevé, mais le sens religieux de l'entrée impériale apparaît clairement. M. Miller observe, d'après un document dans *l'Archivio storico italiano*, que le malheureux empereur légitime, «Jean IV», aveuglé, trouva un abri en Occident. Il y a une auréole de touchante poésie autour de la déchéance de Nicée, abandonnée. Une brève histoire de «l'empire» de Trébizonde est ajoutée: ici encore les Latins n'étaient pas abhorrés, et Joinville, de même que Rubruquis, parle de la demande en mariage d'une princesse française faite par Manuel à S. Louis même.

VI.

La tâche était plus difficile pour l'histoire des Balcons de 1186 à 1355, objet du chapitre suivant. Le rôle de Némania est énergiquement esquissé au début. Mais je ne comprends pas

¹ Il a été question de Constance, qui mourut à Valence, en Espagne, dans le «Byzantion», I. M. Miller donne en note tout ce qui peut renseigner sur les vicissitudes de cette princesse.

comment, si les Valaques et les Bulgares furent les auteurs de la révolte de 1186, qui créa la nouvelle «Bulgarie» de Trnovo, on peut parler d'«une troisième nation slave qui fit valoir son indépendance à l'égard de l'empire byzantin» (p. 518). Ce ne furent pas, aussi, les «rebelles» qui «se trouvèrent des chefs» dans les trois frères «Pierre et Jean Asên», mais bien Pierre, Asan et Jean (trois personnalités distinctes) qui provoquèrent la révolte et ces porteurs de «jaquettes de peaux», de *cojocs*, ne sont guère «descendants des anciens Tzars bulgares», mais bien de ces chefs valaques dont j'ai retracé le développement dans cette «Histoire des Roumains de la Péninsule balcanique» qui est, du reste, citée par M. Miller lui-même : toutes les sources le disent, et je me demande depuis longtemps, naïvement, pourquoi des érudits qui n'ont pas des intérêts nationaux à défendre s'obstinent-ils à refuser à la race roumaine le rôle qui lui revient. Je reproduis dans la même traduction ancienne de Cousin le témoignage formel de Nicéas Choniate : «(Isaac Comnène) irrita extrêmement les habitants du mont Hémus» (plutôt du Pinde, mais l'écrivain veut un terme ancien), «que l'on appelait autrefois Mysiens et que l'on appelle aujourd'hui Valaques (Βλάχοι), de sorte que, se fiant aux pas de leurs montagnes et à l'assiette avantageuse de leurs forts, ils secouèrent le joug de l'obéissance. Les chefs de l'entreprise étaient deux frères *de la nation*, Pierre et Asan.» Quelle autre source peut être opposée à celle-ci ? Nicéas ne dit pas que l'église de S. Démètre bâtie par les deux frères et où parurent les prêtres d'un rite étrange est à Trnovo, et, s'il s'agit du Saint de Thessalonique, la Thessalie, du reste, a son Tyrnavon-Trnovo de même que les Balcons, où le nom de cette localité n'apparaît que beaucoup plus tard. Si les révoltés attaquent «Pristlave, petite ville d'Ogygie, qui est bâtie de briques et qui occupe une grande partie de la montagne», ce ne peut pas être le Preslav des vieux Tzars, qui n'est ni en «Ogygie», ni sur une montagne et qui n'était pas sans doute un simple fortin de briques. Je crois que la déviation du mouvement fut due à la nécessité de s'appuyer sur les Coumans, eux-mêmes en partie Roumains, de la rive gauche, qui détenaient la plaine de l'autre Valachie, au-dessus de l'ancienne Mésie Inférieure. C'est en effet du côté d'Agathopolis, de Lardée, de Béroé, que va les chercher la seconde cam-

pagne de l'empereur, mais il veut entrer par Triaditza dans cette Zagora des anciens Bulgares. Dans tout cela il n'y a pas un mot de cette „libération de la Bulgarie“ dont parle l'éminent historien anglais et qui s'imposa seulement par la tradition et par l'Église slave. Il est aussi erroné de croire que dès le début Pierre s'intitula „empereur des Bulgares et des Grecs“ : c'est le titre royal seul qu'il demanda, d'après le témoignage d'Ansbert, un contemporain et un pèlerin, à Frédéric Barberousse, en marche par ces contrées. Le partage entre les deux frères basé sur la simple dénomination géographique de Πέτρος χώρα, dont le sens est tout autre, n'a aucune base. La capture des reliques de S. Jean de Rylo par les révoltés ne repose sur aucune source sérieuse (p. 519).

C'est encore une fois dans l'«Hémus» qu'Isaac va chercher les Valaques, „plus légers et plus vites que des cerfs et qui sautaient comme des chèvres sur la pointe des rochers“, ce qui correspond seulement à la façon de combattre des Roumains du Pinde. Les guerriers valaques précipitent des pierres sur les Impériaux, de même qu'en 1330 à Posada ceux du prince «de tout le pays roumain», Basarab, sur les Hongrois de Charles-Robert. De même que dans cette bataille les intrus furent „assommés comme un troupeau renfermé dans une boucherie“, l'empereur était «pris comme dans un filet». Un Valaque était aussi ce Αιτοβόης, Litovoïu, nom d'un prince olténien vers 1270, qui sauva par un chemin détourné le sébastocrator Ducas.

L'avance valaque qui suit montre où était la base de cet État : les bandes pénètrent aussi bien du côté d'Anchiale et de Varna, que du côté de Sardika (Triaditza), qui n'était pas encore entre leurs mains, de «Stampion» et de Niche aussi, s'en prenant, à la „vlaque“, aux troupeaux. Le „joupan“ serbe, allié, pille du côté de Skopi.

Constantin Comnène, l'amiral, restera seul à fortifier la région de Philippolis à Béroé. Après sa disgrâce, les raids reprennent du côté de Philippopolis, de Triaditza et d'Andrinople, d'Arcadiopolis.

Alexis, frère d'Isaac, offre la paix. Les Valaques posent de lourdes conditions. C'est seulement alors qu'une expédition valaque «sur les terres des Bulgares, aux environs de Serrès» se

produit. Dès ce moment la poussée valaque est du côté de Strymon et d'Amphipolis. De nouveau „le filet“ fonctionne. Les Impériaux s'enfuient à Serrès ; parmi les vainqueurs il y a de vagues „Scythes“ de „Scythie“, donc pas des Coumans. Quant aux Valaques, pour discuter avec eux il faut connaître, comme tel prêtre captif, „la langue des Valaques“ : cela suffit-il ?

Le meurtre même d'Asan par son „ami“ Jean pour une question de femmes rappelle les moeurs des montagnes. Il est question d'une «vendetta» qui se prépare. Ce n'est qu'en ce moment que Trnovo apparaît, occupée par Jean et offerte à l'empereur avec la «Bulgarie». Un dignitaire fut chargé de la marche de Philippopolis, contre «Valaques et Scythes», de Stroumitza à Prosakon.

C'est à Serrès que domine un autre Valaque, Chrysès (Hârsu, dont Hârşova dans la Dobrogea). Il y a deux foyers, celui du début et celui de la conquête. De l'autre côté, les «Scythes» passent le Danube et attaquent en «tourbillon» les environs de la capitale. Avec une troupe de Valaques (de la rive gauche) ils pillent en Thrace jusque dans les environs de Constantinople même pour le butin.

Le siège de Prosakon (Prosek), fort abandonné jadis par les Impériaux, par Alexis et par ses auxiliaires turcs d'Angora, est une expédition téméraire contre ces «Valaques» dont on espère briser ainsi dans son nid le plus inexpugnable la révolte. Les assiégés se défendent en jetant des pierres et des „tonneaux vides“ ; ayant pris les brodequins verts du protovestiaire, ils s'en revêtent au milieu des éclats de rire. L'entreprise finit par le privilège accordé à Chrysès de conserver ses citadelles, et il eut en mariage „la fille du protostrator“. Au festin des noces la Byzantine, élevée à la Cour, refusant de faire bombance à côté de son rude mari, il l'interpelle d'abord «en sa langue» —, donc encore une fois celle des «Valaques», — pour lui parler ensuite en grec. Réuni à un noble grec, il poussera, par Pélagonie et Prilep, jusqu'en Thessalie, troublant la Morée de ses incitations. Une nouvelle invasion „scythe“ en Macédoine suivit. Mais dans un chapitre suivant ce sont „les Valaques et les Coumans“ qui ravagent la Thrace. Les Coumans, pris dans les querelles russes, „tauroscythes“, entre les

cnèzes de Halitsch et de Kiev, furent bientôt empêchés de prendre part à ce qu'on pourrait appeler «l'épopée valaque».

Seul Jean ou Joannice représente un État. On le voit bientôt partir de „Bulgarie“ pour prendre „Constance, ville du territoire du Rhodope“ et descendre ensuite sur Varna, défendue par des Italiens. Il revient „en Bulgarie“. C'est dorénavant „le roi de Bulgarie“. Trnovo est sa capitale définitive. Le terme militaire reste cependant celui de „Valaques“, jamais de Bulgares. Mais le même Nicéas présente dès lors „un petit seigneur qui tenait les montagnes de Thessalie et le pays appelé la grande Valachie“. Il y a donc un détachement de la partie valaque, roumaine de la révolte, qui gagne, sous des princes grecs, comme une individualité géographique, préparée déjà par le séparatisme de Chrysès.

Pour le Pape, Jean, qui s'intitule en 1203 empereur et veut un patriarche, est un „dominus Bulgarorum“, bien qu'il sache que ce Valaque descend „ex nobili prosapia romana“. On passe ensuite au «Calojannes, illustris Bulgarorum et *Blacorum* rex» (p. 277), pour les «populi Bulgarorum et Blacorum» et la «Bulgariae quam Blachiae provincia» (p. 280), pour le „regnum Bulgarorum et Blacorum“. Il est question de l'„ecclesia Blaciae“ (version : «Bulgariae quam Blaciae» ; Migne, *Patrologia latina*, CCXV, pp. 135, 155-156). De son côté, Jean lui a envoyé une lettre absolument „valaque“, dans un style qui correspond à l'épistolaire roumain archaïque, des lettres slaves du XIV^e et du XV^e siècle à Braşov jusqu'à celles, en roumain, du XVII^e. Le pontife est pour lui le „sanctissimus dominus fidei christianorum, ab Oriente usque ad Occidentem Patriarcha“. Le roi est enchanté si «son émissaire le trouvera en bonne santé avec tous ceux qui sont avec lui et avec tous ses parents (*consanguinei*) et amis». Quant à lui : „ego sanus sum per virtutem Dei“. On sent la dictée. Il n'y a, sans doute, rien des traditions d'une ancienne chancellerie comme celle du Tzarat, et on ne sent pas la main d'un clerc de slavon. Déjà cependant l'Église parle lorsqu'il se présente comme „dominus et imperator totius Bulgariae et Blaciae“, le Patriarche Basile écrivant, de son côté : „dominus meus imperator“ comme l'„imperator omnium Bulgarorum et Blacorum“ (pp. 288, 290). Il est le Tzar, celui „des Romains et des Bulgares“. C'est pourquoi sont invoqués ses pré-

décesseurs, pas ses parents, les empereurs, et que, d'une façon très précise, Pierre et Joannice (pas aussi Asan) sont présentés comme descendant de leur lignée: «quo fratres, Petrus videlicet et Joannitius, de priorum regum prosapia descendentes» (p. 414): c'est aussi un argument pour convaincre le roi de Hongrie, qui conteste tout droit à Jean («nullius terrae de jure sit dominus»). Mais on continue à dire à Rome: „Bulgaria et Blachia“ (p. 410; cf. la lettre de Jean lui-même, pp. 551-554: „universa Bulgaria atque Blachia“). Et le ton valaque se conserve dans la correspondance avec Rome. Lorsqu'il est question des rapports avec le nouvel empire latin, l'argumentation du chef de pâtres se développe de cette façon: «De Latinis quoque, qui Constantinopolim introierunt, scribo Sanctitati Vestrae ut eis scribatis quatenus distent ab Imperio meo, et, sicut Imperium meum nullum malum eis facit, neque ipsi nobis parvipendant. Si forte ipsi conati fuerint contra Imperium meum et parvipenderunt eum, et occidentur ex eis, non habeat Sanctitas Vestra imperium meum suspectum, sed sit universa libera“. Envoyant deux jeunes gens, un Basile et un «Bithlehem», pour apprendre «in scholis litteras latinas», il ajoute, comme explication, «quoniam hic grammaticos non habemus qui possint litteras quas mittit nobis [Sanctitas Vestra] transferre» (*ibid.*). Et Basile s'incline avec un respect naïf devant la splendeur du Pape: „multas inclinationes et multas sanitates a me Basilio, humili Bulgarorum et Blachorum primate... Cum sanitate et sospitate inveniet vos scriptum meae humilitatis“ (p. 553). Puis, lorsque le Pape annonce au roi de France la victoire de Joannice sur les croisés, il l'appelle „rex Blachorum et Bulgarorum“ et ajoute que des Coumans, des Turcs, des Grecs sont avec lui (p. 698). Plus tard cependant: «charissimus filius noster Calojoannes, rex Bulgarorum et Blachorum illustris»; cette seule fois, étant question de la paix, il est dit: „inter Bulgaros et Latinos amicitia“ (pp. 705-706).

Pour les Latins, et non seulement pour Villehardouin et Henri de Valenciennes, les chroniqueurs, mais pour la chancellerie même des empereurs latins, il n'y a que des Valaques. Ainsi dans la lettre de l'empereur latin Henri au Pape: „Blachorum affinis populus“, „Joannitius Blachorum dominus“, «Blachus ille Joannitius», avec des «Blachi, Commani et alii», «ipse Blachus» (pp. 705-706). C'est le *Blachus* aussi dans une incitation

pour qu'on vienne au secours de Henri (p. 1037 ; année 1206). Le seul titre de „rex Bulgarorum illustris“ est de l'année 1207 (pp. 1162-1163).

C'est seulement sous le „roi“ Borila (de Boris ; le suffixe *ilā* est roumain), «Vorila», que le titre bulgare vainc, alors que le titre byzantin est reproduit par Henri en entier: „fidelissimus in Christo imperator, a Deo coronatus, Romaniae moderator et semper Augustus“ (p. 1522).

Pour l'Italien, le Génois Ogiero Pane les adversaires de l'empereur Baudouin sont des «Blachi». Il expose leur stratagème de simuler la fuite. Et pour Sicard de Crémone ce sont les «Blati» qui ont vaincu et capturé l'empereur latin (à «Blatis forinsecus congregatis et Cumanis»). C'est avec les «Graeci et Blati» que combat Boniface de Thessalonique.

C'est peut-être plus qu'il ne faut pour convaincre M. Miller que Joannice ne peut pas être qualifié de „rusé Bulgare“ (p. 520)¹.

Je crois que les Coumans, allies de Joannice, étaient trop près pour que Jean Asen se fût dirigé vers „la Russie“ pour y chercher abri et appui (p. 521).

VII.

Une exposition pittoresque de l'histoire serbe est donnée pour le règne d'Étienne Ouroche II (p. 532 et suiv.) qui est pour les Serbes le roi Miloutine. L'aspect de la Serbie donné par l'archevêque Adam (*Historiens arméniens des croisades*, II) correspond à celui qui se trouve dans le traité anonyme de croisade publié par M. Gôrka (voy. notre «Bulletin», VIII, p. 62) : n'y-a-t-il pas de rapport entre ces deux sources ? Le sort du „Tzar“ bulgare exilé, Jean Étienne, „suppliant à Constantinople, prisonnier à Sienne, mort à Naples“, méritait une note de renvoi (p. 539).

L'histoire des Roumains, prise dans la première forme, vieillie, du livre de Xénopol (une seconde édition, refondue, mais conservant, pour cette partie, ses défauts, a paru à Bucarest), est

¹ Le récit du „prêtre flamand“ sur la mort de Baudouin est trop curieux pour que la source ne soit pas indiquée.

malheureusement absolument erronée. On trouve tout ce que les nouvelles recherches ont écarté : retraite des Roumains dans les montagnes, plus la « population slave dans la plaine », domination hongroise à Craiova (qui ne date que d'environ 1500), descente de Radu Negru (orthographié à la française : „Radou Negrou”), colonie de Făgăraș, capitale de Câmpulung (jamais la Valachie n'a été appelée par les indigènes : „pays des montagnes”).

A côté de la belle et large exposition de la carrière conquérante de l'empereur serbe, toute cette histoire des origines politiques roumaines tient dans quelques lignes. C'est certainement peu équitable. L'importance d'un État ne dépend pas de ses manifestations extérieures ; l'étendue de son territoire, le nombre de ses habitants intéressent aussi, mais surtout l'originalité des conceptions sur lesquelles il repose et qu'il est capable de développer. Or, cette « souveraineté (*Domnie*) de tout le pays roumain » est la forme la plus caractéristique de ces *Romaniae* populaires dont part l'essor entier du moyen-âge, après l'Empire et à côté des royautés barbares ; et, en même temps que la manifestation la plus pleine d'avenir de ces démocraties rurales, elle incorpore la conscience de l'Empire même, telle qu'elle était descendue dans les masses. C'est pour le peuple le *Domn*, l'empereur, *dominus*, au pouvoir limité seulement par la coutume ancienne (*datină, obicei*). Si cette coutume n'a pas été mise par écrit, comme pour les Serbes, sur une base parfois pareille, sous Étienne Douchane, elle a été consignée dans les milliers de documents, et elle vit encore dans les masses. Enfin, ces pays négligés, Roumanie des montagnes de l'Argeș (Valachie), Roumanie de la vallée de la Moldova (Moldavie), sont aussi des créations dues aux grandes voies de commerce entre l'Occident et l'Orient, qui méritaient aussi un moment d'attention.

Du reste, l'histoire des États russes, si souvent influencés par Byzance et exerçant une influence sur la politique byzantine, n'a pas trouvé non plus de place dans le volume. Et toute une nation, celle des Albanais, est complètement oubliée, alors que, à côté de l'État fondé par les Valaques au nom de la Bulgarie disparue et plus tard pour la population bulgare des villes et des vallées du vrai Hémus, il y a vers 1200 aussi une renaiss-

sance albanaise à part, dont témoigne l'apparition dans les documents pontificaux de „Demetrius, arbanensis princeps“, de Paul, évêque «arbanensis», de la ville d'„Arbana“ (Migne, loc. cit., pp. 1343-1344¹).

Je me demande (cf. mes „Grecs et Latins d'Orient“, dans la «Byzantinische Zeitschrift») si „Sergiannès“ peut être rendu par „sir Ianni“ (p. 540). «Le sens de la collation de cité vénitienne à Douchane, ses monnaies à légende latine frappées pour le littoral, à côté de ses rapports, notés par M. Miller aussi, avec le légat Pierre Thomas, confirmés par le traité récemment découvert de Philippe de Mézières (notre *Bulletin*, VIII, p. 33 et suiv.), pouvaient fournir la matière de tout un paragraphe. A côté de Momtschilo, chef de „grandes compagnies“ balcaniques, il y avait de la place pour ses rivaux, le Valaque Balica et ce Dobrotitsch, fils de Dobrotă, dont le nom est roumain; d'autant plus que la Dobrogea — porte encore ce nom. Dans la création d'un roi à côté du Tzar faut-il voir une imitation de l'Occident, ou même un souvenir des Césars byzantins? Plutôt, à notre avis, est-ce une départition naturelle, entre l'empire qui tend vers Constantinople et la vieille royauté nationale, devant rester telle. Les grands titres des dignitaires datent-ils en Serbie de cette époque seulement? Chez les Roumains, qui ne briguerent pas l'Empire, on les trouve dès le début: logothètes, vornics, vestiaires, comtes (*comis*), même stratornics. Les comtes et capitaines sont aussi plus anciens sans doute; comme on le voit dans le cas du roi Lazare, le „comes“ c'est le „knèze“ (en Valachie c'est le chef des écuries, le «maréchal»).

La date de la petite chronique byzantine pour l'établissement des Turcs en Europe est sans doute préférable aux calculs vagues des historiens grecs et à la notice donnée par l'anonyme bulgare (cf. p. 544, note 1). L'analyse plus étendue des rapports de la Bosnie avec la Hongrie auraient mieux expliqué la politique de Douchane à l'égard de cet autre État serbe (voy. pp. 545-546). Il ne peut pas être question d'une Budapest en 1355 (p. 546), et je ne prêterais pas foi au témoignage du chroniqueur qui présente l'incertitude, douteuse, du Tzar entre Bude, qui n'était pas une capitale, et Constantinople. La date de

¹ Les „Ruthènes“ aussi invités à l'union, *ibid.*, pp. 1232-1244.

1355 pour la mort de Douchane n'est plus à être discutée (cf. p. 546 note 3) : 1356 résulte d'un calcul qui ne tient pas compte de la date initiale de l'année chez les Byzantino-Slaves, qui est le 1-er septembre. L'observation que les statuts de Budua eurent une influence sur le code de Douchane est très juste : il faut l'étendre même, car c'est l'époque où l'influence de Venise fait mettre par écrit ailleurs aussi, dans les cités grecques, ces coutumes qui devraient être soumises à une étude comparée. Une place dans cette législation serbe revient aux Valaques. La république de Raguse était digne d'avoir une page à elle, pour ses origines nationales, ses rapports avec Venise, ses institutions et les éléments de sa civilisation. La pénétration génoise dans la Mer Noire, non seulement à Caffa, mais à Moncastro, à Licostomo l'aurait été aussi.

M. Miller poursuit dans un autre chapitre l'histoire des Balcons jusqu'en 1483.

Ce qui est le plus intéressant dans la succession de Douchane c'est l'hellénisation de sa lignée en Thessalie. Les diplômes signés de pourpre qu'a publiés M. Bées le montrent bien, de même que leurs rapports avec les couvents grecs, leur plaisir à rappeler dans leur titre les familles qui avaient régné à Byzance. Ougliécha et Voucachine étaient-ce vraiment des Herzégoviniens à l'époque où il n'y avait pas encore le «herzeg»? Et dans le nom de Voïchnas le César (en roumain Voinea, nom très répandu dans la nomenclature onomastique et géographique roumaine) n'y-a-t-il rien de „vlaque”? L'origine roumaine est admise par Jireček pour les Balchides de la Primorié, qui, sans doute, n'ont rien de commun avec les de Baux, les del Balzo. Lazare partit-il de la Maritime? Parmi les héritiers de Douchane ne peuvent pas être négligés ses parents Dragoch et Constantin Déianitsch et Nicolas Altoman de Roudnik. Le despotat de Voucachine et celui de d'Ougliécha doivent être d'origine grecque, et pas serbe (p. 554).

VIII.

Pour la première fois peut-être le roi Tvrtko le Bosniaque est présenté comme le vrai successeur de Douchane. Dans la description des guerres contre les Turcs, réapparaît la principauté valaque dont aucun prince n'a été jusqu'ici mentionné

sauf cet „Ivanko Basarab“ qui est de fait Basarab, fils d'Ivanko, le vainqueur de Charles Robert en 1330. Mais Mircea, dont la mère, Kallinikia, dut être une princesse d'Avlona, où on trouve à la même époque le prince Mrkcha, de Marc, comme Marc Kraliévitich (influence de Venise), n'est pas le „grand“ pour ses mérites ; « grand » et « vieux » signifient ancien (cf. au XV-e siècle Basarab « le grand » et Basarab le « petit », *mlad* en slavon). Je doute que Mircea eût combattu, en 1387 et en 1389, à côté des Balcaniques, contre les Turcs. Il n'y eut aucun combat bulgare à Stari-Nikup, au « Vieux Nicopolis », qui n'existait même plus à cette époque p. (557). Mircea n'a jamais été emprisonné à Brousse (p. 560). Après Rovine Mircea se rendit à Braşov auprès du roi Sigismond, mais il n'était pas encore rétabli à la date de la bataille de Nicopolis, ayant été remplacé par Vlad, probablement ce fils de Basarab mentionné dans les actes de l'Albanie (voy. l'observation de M. C. Marinescu, dans cette Revue, année I, p. 433, nota 1). Le prince de Valachie ne se retira pas à Nicopolis (p. 561). Ricobald de Ferrare a cette description intéressante du combat de Nicopolis (c. 267) : „Franci in Turchia miserabilissime ceciderunt propter superbiam, quia noluerunt audire consilium Sigismundi, et captus fuit dux Burgundiae, aliis interfectis“. Je ne crois pas non plus à l'assertion de Schiltberger sur le rôle décisif du petit contingent serbe du côté des Turcs (*ibid.*). Pour la première fois M. Miller relève d'après les *Archives de l'Orient latin*, II, pp. 389-90, le rôle littéraire de l'„impératrice“ de Vidine, femme de Strachimir, Anne, qui est une Roumaine, fille de Basarab. Son frère, Vladislav ou Vlaicu, conquérant de Vidine, de Nicopolis, aurait mérité une page, et l'art de l'église princière d'Argeş, avec ses admirables fresques, giottesques, et les trésors de ses tombeaux, une autre.

La chronique de Constantin le Philosophe donne à M. Miller des détails sur le combat d'Angora et sur le sort de la femme serbe de Baïéزيد. La Valachie de Mircea pouvait bien être traitée au pair de la Serbie en déclin d'un despote Étienne : la richesse des détails donnés par le biographe de ce dernier n'est pas une explication. Les querelles entre les Bosniaques Ostoïa et Tvrtko II ne sont pas plus importantes pour l'histoire générale de l'é-

poque, bien qu'on puisse les poursuivre guidé par les documents hongrois.

La vie de Mircea est brièvement présentée; ses rapports avec la Hongrie ne sont pas même mentionnés, et on ne savait pas encore si une principauté moldave existe, alors que son fondateur, Bogdan, successeur du vicaire envoyé par Louis-le-Grand, Dragoș, régnait dès 1360 à Baia: pour cet autre État roumain on ne donne rien avant le règne d'Alexandre-le-Bon, qui a une demi-page, malheureusement mal informée (pour la dépendance d'Ochrida et d'autres détails). Et cependant il est question d'une principauté qui s'étendait des frontières de la Galicie à l'embouchure du Dniester, qui abritait les moines fuyards des Balcans, qui protégeait le commerce oriental le plus important de l'époque et qui élevait des monuments d'un art particulier, de synthèse entre les influences de l'Occident et celles de l'Orient. Dans ces quelques renseignements épars se résume ce que l'éminent historien anglais appelle „the dubious plight of the Latins of the lower Danube” (p. 568). L'histoire des Balcans continue à être l'histoire des Slaves seuls, et dans ses moindres particularités. Le rôle même de Jean Hunyady, royale figure, est diminué; celui de Scanderbeg (dont l'origine serbe n'est pas prouvée) aussi. Faut-il ajouter que l'impression générale en est faussée?

Le duché de l'Hérzegovine a peut-être une origine hongroise (cf. celui de Făgăraș créé par Louis-le-Grand pour son allié, la Valaque Vladislav) (voy. p. 574, note 1). Je ne crois pas qu'on puisse entendre de Szeged la détonation des canons à Belgrade (p. 576). La campagne de Mahomet II contre Vlad l'Empaleur, prince de Valachie, est oubliée au milieu de la tragédie serbe et bosniaque. A peine est mentionné le grand rôle joué par Alphonse de Naples dans la défense de l'Albanie. La grande époque roumaine d'Étienne-le-Grand, cinquante ans de gloire, de civilisation et d'art, est resserrée dans une page, souvent inexacte encore; le Monténégro en a deux¹.

Je m'excuse d'avoir insisté sur ce système, qui m'est inexplicable, de traiter l'histoire de la plus nombreuse nation du Sud-

¹ La liste des princes empruntée à Xénopol, 1-ère édition, n'est pas non plus exacte.

Est de l'Europe, de celle qui y prend aujourd'hui une si large place, mais c'est la haute considération que je porte à la belle œuvre de M. Miller qui m'y a porté.

IX.

M. Bréhier reprend la question de l'union des Églises à partir de 1054 pour donner une exposition tout aussi large et harmonieuse que pour la première partie. Les petits détails recherchés avec patience et amour dans des sources qui ne les promettaient pas ajoutent à chaque page un intérêt de nouveauté. Les rapports du Pape avec l'„empereur“ Joannice auraient dû peut-être y trouver une place. M. Bréhier relève l'envoi en 1323 de l'évêque latin de Caffa à Constantinople et l'intervention du roi de France Charles-le-Bel en 1326 (p. 614). Le „prince de Moldovalachie“ au concile de Florence est le Moldave Alexandre-le-Bon (p. 621).

M. J. Loewe a réussi à faire de l'histoire des Mongols un des chapitres les plus lisibles de l'ensemble. Dès les premières lignes on voit la conscience de la nécessité de faire de l'histoire. Il y a beaucoup à apprendre dans un récit qui s'appuie sur la connaissance de langages généralement peu connus. Le nom des Coumans, des Mongols aussi, viendrait de la rivière Kouma en Perse, où il y a un Koumistan, une «Comanie» (p. 6351). La carrière de Dschinguiz-Khan est largement présentée, avec détails d'expéditions et de batailles. L'attaque de la Horde contre les États de l'Est européen méritait d'être exposée avec plus de précision, surtout étant donné le but de l'ouvrage. La civilisation mongole à la Cour de Koublaï apparaît riche et variée. L'importance commerciale de cet immense empire s'étendant de l'Altaï aux Carpathes a été soulignée. L'opinion de Howorth, que l'expansion mongole finit par se confondre dans la tradition chinoise est rapportée et adoptée par l'auteur; elle laisse de côté des parties importantes de la masse tatare, et, comme les Khans de Crimée ont eu des rapports fréquents avec Byzance et les États „sous-byzantins“, ils auraient pu être présentés au lecteur. La distribution des chapitres a empêché M. Loewe d'esquisser autrement qu'en passant dans Timour-le-Boiteux une copie ambitieuse de Dchinguiz.

Cinquante pages sur les Turcs ottomans sont dues à M. Edwir Pears, connu par des études de détail sur l'histoire des Sultans. C'est un chapitre d'une large information et plein d'originalité dans les explications et les caractéristiques. Il a fallu à l'auteur un retour vers le passé pour donner un récit intelligible: aussi commence-t-il, comme nous l'avons fait dans notre «Geschichte des osmanischen Reiches», par les Seldschoukides. La notion personnelle des localités où commence cette histoire donne un intérêt de plus à l'exposition. Je ne comprends pas comment le Catalan Roger de Flor devient «Roger Blum, soldat de fortune allemand de la pire espèce» (p. 657): M. Rubió y Lluch, le parfait connaisseur des exploits accomplis par ses compatriotes, serait désolé de perdre ce grand aventurier. Le nom de Rocafort ne s'écrit pas à l'italienne (p. 658). Je me demande si les informations données par les chroniqueurs grecs du XV^e siècle, surtout de la seconde moitié, peuvent être utilisées pour les premières relations entre Osmanlis et Byzantins (cf. p. 659 et ailleurs). Les méthodes d'Osman (isolement par ses camps des villes à conquérir) et ses buts peuvent être un sujet de discussion (cf. pp. 659-660): il y a dans l'avance de ces nouveaux barbares moins de politique et d'«idées» qu'on n'est disposé à le croire. L'institution des janissaires est certainement copiée sur l'organisation militaire byzantine et les prétentions d'originalité des historiens turcs doivent être rejetées. Il n'y a pas eu de «janissaires civils» (p. 664). Il me semble que les détails sur les catégories de soldats chez les Osmanlis (pp. 664-665) sont prématurés, et de beaucoup. Peut-on employer même sous caution des renseignements fournis par Cantemir, qui emploie des compilations récentes de l'histoire ottomane (pp. 667)? Donner une physionomie distincte à chaque Sultan des premiers siècles, considéré comme ayant une direction politique, me paraît erroné. Je ne croirais pas trop à la grande attaque serbe contre Andrinople en 1366 que cherche à établir Novakovic, dans son ouvrage *Die Serben und Türken im XIV. und XV. Jahrhundert* (il y a aussi un ouvrage serbe sur le même sujet). En échange, la bataille de Plotschnik n'est pas mentionnée, et l'auteur passe assez rapidement sur celle de Kossovo. Halil Ganem, avec ses «Sultans

ottomans", mérite-t-il d'être cité, fût-ce même seulement pour une légende orientale ? Jean-sans-Peur n'était pas encore duc de Bourgogne en 1396 (675). Jusqu'à l'époque de Mahomet II les rapports, si importants, avec les pays roumains, sont à peine vaguement aperçus. Ce n'est pas Jean Corvin « qui fut surnommé Hunyadi » (p. 691), mais c'est bien Hunyadi (de Hunedoara, en Transylvanie, fils du paysan roumain Voicu) auquel on attribua plus tard ce nom latin de Corvin, à cause des armes de la Valachie, avec le corbeau, qu'il portait, prétendant descendre des princes du pays roumain voisin. Barletius (et non Bartletus) n'est pas une source sur laquelle on puisse se reposer pour l'histoire de l'Albanie au XV-e siècle. La bataille de Varna peut être connue dans sa réalité seulement par le récit d'André del Palagio. La prise de Constantinople est racontée d'abondance, en employant toutes les sources : l'auteur l'avait traitée, du reste, dans un ouvrage antérieur, la „Destruction of the Greek Empire" : vivant à Constantinople, M. Pears peut proposer des identifications locales utiles. Pour le reste de l'histoire ottomane, il faut revenir à M. Miller, qui, de fait, a donné jusqu'ici une exposition parallèle.

M. Collinet s'occupe, avec sa compétence toute spéciale, de la législation byzantine. Pour la première fois on a une histoire de ces écoles de droit de Byzance auxquelles plus qu'à des personnalités exceptionnelles, empereurs et hauts dignitaires, est due l'élaboration séculaire, jamais interrompue, d'un droit qui, tout en respectant la tradition, n'oubliait jamais de suivre les transformations d'une société variée et très vivante. L'Eclogue est rendue à Léon III et à Constantin V (p. 705). Les codes de l'armée, de la flotte et de la propriété terrienne complètent cette belle oeuvre que le Procheiron du premier Basile ne put pas évincer. M. Collinet rejette l'idée que les Basiliques, les „constitutions impériales", dues de fait au „sage" Léon, dérivent leur nom de celui de Basile, cependant aussi l'auteur de l'Épanagoge et de l'Anacatharse. Au XI-e siècle les principes du „code" de Léon furent remis en vigueur. Constantin le Monomaque rétablit l'étude supérieure du droit, avec un „gardien

des lois¹. le nomophylax. Sous les Comnènes, la législation de Justinien est réservée aux études des jurisconsultes

Les Manuels de Blastarès et de Harménopoulos ont inspiré la législation, purement théorique, et aussi la pratique des Roumains ; ils sont employés encore en Bessarabie.

M. Diehl clôt l'ouvrage par ses chapitres sur les institutions et la civilisation byzantines : ce sont des brillantes pages de synthèse. Pour le XV^e siècle un usurpateur avait besoin d'être pour ainsi dire adopté par un membre, fût-ce même une femme, qui souvent l'épousait, de la famille régnante (cf. p. 728). Sur plusieurs pages sont présentés les éléments de l'administration (p. 730 et suiv.). Suit un abrégé de l'histoire des thèmes (p. 732 et suiv.). Le nom byzantin de la tente, *νόπη*, s'est conservé en roumain : *cort* (dérivé : *corturari*, pour les Tziganes ; la désinence même paraît grecque). Le „paradounavion“, le « littoral du Danube » aurait mérité une mention. M. Diehl cite les lumineuses paroles de Constantin le Porphyrogénète : „Toute race qui possède ses coutumes et ses lois doit être admise à conserver ces caractères particuliers“ : elles contiennent la théorie de l'Empire et, aussi, le secret de sa durée. Le paragraphe suivant concerne l'armée. Parmi les contingents étrangers (p. 738) manquent les Roumains, « Vlaques » ou « Alains ». Les „francopoules“ et „turcopoules“ (dont le „turcoplier“ de Chypre) pourraient aussi y être ajoutés. Avec le genre décrit dans le poème d'Akritis on a à faire avec les chevaliers d'aventure, travaillant pour leur propre compte (cf. pp. 740-741). Suit l'exposé de la flotte. Elle suivit de modèle à celle de la Sicile. Dans un ouvrage récent nous attirons l'attention sur les « carabiotae », les corsaires grecs qui pillent en Occident à l'époque des Carolingiens¹.

Les splendeurs byzantines sont rangées sous les rubriques de l'église, du palais et de l'hippodrome. Dans la première partie, M. Diehl aussi souligne que « dans le monde oriental les hérésies ont caché souvent et déguisé des idées et des inimitiés politiques » (p. 751). Peut-être l'explication du sens qu'avait la vie

¹ *Points de vue sur l'histoire du commerce de l'Orient au moyen-âge*, Paris, Gamber 1924, p. 32.

monacale dans le monde byzantin aurait-elle gagné par une distinction nette entre les moines de capitale, combattus et amoindris, sinon détruits par l'iconoclasme, et les citadelles de cloîtres isolés comme le rocher de l'Athos. La comparaison entre le Palais impérial et le Kremlin, le Vieux Sérail ne manque pas de justesse ; celle avec le Vatican aurait été, je crois, encore mieux indiquée, étant donné surtout que dans les autres blocs de bâtisses il n'y a pas la même succession chronologique que dans la Maison impériale de Byzance.

L'aspect de la ville qui travaille et fait le commerce se déploie ensuite avec les mêmes ressources, supérieures, du style. Un paragraphe est consacré à la vie intellectuelle : mais un grand chapitre sur la littérature byzantine n'était-il pas de mise ? Il serait difficile de dire non. On a plus de renseignement sur la littérature des Arabes et des Seldschoukides... C'est la distribution des chapitres qui impose à M. Diehl cette déclaration : „la place n'est pas ici d'écrire l'histoire de la littérature byzantine“ (p. 764). Il y avait aussi une place pour les influences occidentales sur cette littérature. Pour l'art, celui qui a écrit son histoire est confiné à l'espace de quelques pages pour qu'on sache tous les conflits insignifiants des signorotti de l'Arménie. M. Diehl finit en esquissant la vie des provinces.

La bibliographie est admirable. Personne de ceux qui s'occupent de l'Orient européen au moyen-âge ne pourra s'en passer. Un essai de chronologie est bien venu. L'index est absolument complet et très détaillé.

A la veille du premier congrès de byzantinologie, l'Angleterre de Bury a montré qu'elle n'a pas oublié l'héritage de Gibbon.

N. Iorga

Les manuscrits roumains de la Bibliothèque Nationale

Le fonds roumain (ancien valaque) de la Bibliothèque Nationale se compose de :

a) 3 manuscrits (un ensemble de chroniques moldaves, une Vie de Saint Basile-le-jeune et un chronographe).

b) Un chrysobulle d'Alexandre-le-Bon, Voévode de Moldavie.

c) Une reproduction photographique du codex de Voronetz.

Ce fonds a été constitué, selon toute probabilité, en décembre 1883¹. Les manuscrits portant actuellement les numéros 1 et 2 ont été acquis par la Bibliothèque Nationale avant cette date. Le manuscrit numéro 1 porte, sur le premier feuillet, l'estampille: „Bibliothèque Impériale”; il se trouvait donc à la Nationale avant 1870. Il se peut qu'il ait appartenu à l'un des hommes politiques roumains qui se sont réfugiés en France après la révolution de 1848. Le manuscrit numéro 2, provenant de la collection Minoïde Mynas, a été acquis le 5 avril 1864 et catalogué d'abord dans le supplément grec, numéro 479².

La constitution du fonds valaque a été déterminée, paraît-il, par l'envoi de la part de l'Académie Roumaine, le 23 novembre 1883³, d'une copie photographique du codex de Voronetz, mentionné plus haut. Quelques jours après, le 7 décembre 1883, on constituait le fonds valaque avec les deux manuscrits indiqués et la copie qu'on venait de recevoir⁴. Un quatrième manuscrit — le chronographe — est venu s'ajouter à ce fonds le 27 décembre 1888⁵. Le chrysobulle d'Alexandre-le-Bon a été acquis le 16 janvier 1908⁶.

La description des manuscrits du fonds roumain a été faite dans la publication: „Bibliothèque Nationale. Nouvelles acquisitions du département des manuscrits pendant les années 1900-1910. Inventaire sommaire”, par Henri Omont, Paris 1911, p. CXVI. Ainsi que le titre l'indique, cette description est sommaire. Elle donne seulement le titre de l'ouvrage contenu dans le ma-

¹ Je dis: selon toute probabilité, parce que les catalogues de la Bibliothèque ne donnent aucun renseignement à cet égard.

² *Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale* par Henri Omont, troisième partie, Paris, 1888, p. 267.

³ Adresse du 23 novembre 1783, attachée à l'exemplaire envoyé.

⁴ Tous les trois ont été catalogués le 7 décembre 1883: ce fait résulte des notes qui se trouvent sur le premier feuillet de chacun de ces manuscrits.

⁵ Voir sur le feuillet non numéroté du manuscrit „l'état du volume”, c'est-à-dire la note d'inventaire de la Bibliothèque Nationale. — Ce manuscrit a été considéré d'abord comme slave: cela résulte de la note: Slave 51, qui se trouvait sur le premier feuillet et qui a été remplacée par une autre: Valaque 4.

⁶ Pour le prix de 804 fr. 50, du libraire Paul, 28, rue des Bons Enfants, Paris (Information du Conservateur du département des manuscrits).

nuscrit ou un titre générique quand il s'agit de plusieurs ouvrages. Mais, même sommaire, elle comporte une erreur. On nous présente le manuscrit numéro 1 comme étant la „Chronique d'Ureki par Miron et Nicolas Costin”. Il s'agit, en réalité, d'un ensemble de chroniques moldaves qui commence par un petit ouvrage de Miron Costin sur l'origine des Moldaves, se poursuit par un ouvrage similaire de Nicolas Costin, par la chronique de Siméon le maître d'école, par celles de Miron Costin et de Jean Neculcea pour finir par la chronique du Spathaire Jean Canta. Ce manuscrit renferme aussi quelques morceaux historiques et littéraires de moindre importance, dus — selon toute probabilité — au savant dignitaire moldave Miron Costin¹.

Il y a encore une description de ces manuscrits, plus détaillée, celle du professeur Ovide Densusianu, publiée dans une revue de Jassy². Mais, étant rédigée en roumain, elle est, par ce fait, peu accessible.

Nous croyons donc qu'une nouvelle description, détaillée, des manuscrits du fonds roumain de la Bibliothèque Nationale ne serait pas superflue.

1.

Ensemble de chroniques moldaves et divers morceaux historiques et littéraires

XVIII siècle. — In-folio, reliure ancienne gaufrée. Papier, 305 sur 205 millimètres, 313 feuillets, dont les feuillets 4-6 sont blancs. Au commencement du manuscrit 7 feuillets blancs, à la fin 13, tous non numérotés. Sur le verso du plat antérieur, une note portant la date: 1789, oct. 15. Sur le premier feuillet non numéroté, plusieurs comptes sans intérêt et l'état du volume au 7 décembre 1883. Le manuscrit renferme:

1. Tabla de materii. (La table des matières) f. 1-3 v.
2. De neamul Moldovenilor de Miron Costin³. (De la nation

¹ Cf. V. A. Ureche, *Miron Costin, Opere complete*, II, Bucarest 1888, pp. 143-149 et 499-509.

² *Revista critică-literară*, III (1895), Jassy, p. 285-298.

³ Le manuscrit ne porte pas de titre. Celui que nous lui donnons a été emprunté à l'édition critique de cet ouvrage, publiée par C. Glurescu, Bucarest, 1914.

- moldave par Miron Costin.) f. 7-27 v.
- Entre les chapitres de cet ouvrage, on a intercalé les morceaux historiques et littéraires suivants:
- a) „Predoslovie. Voroavă la cetitoriu” de Miron Costin. (Préface. Discours au lecteur par Miron Costin.) f. 18-18 v.
 - b) „Înțelesul stihurilor, cum trebui să citească de Miron Costin (Sens des vers; comment doit-on les lire?, Miron Costin.) f. 19.
 - c) „Viața lumii” de Miron Costin. (La vie du monde par Miron Costin.) f. 19 v-21 v.
 - d) „Înțelesul pildilor ce sînt în stihuri” de Miron Costin. (Sens des exemples qu'on trouve dans les vers par Miron Costin.) f. 21 v-22 v.
3. „Graiul solului (sic) tătarăsc către Alexandru Machidon...” (Discours adressé par l'ambassadeur tatar à Alexandre de Macédoine, traduction en roumain par Miron Costin, d'après Quinte Curce¹.) . . . f. 28-29.
 4. „Răspunsul lui Alexandru Machidon solilor tătarăști”. (Réponse faite par Alexandre de Macédoine aux ambassadeurs tatars, traduction en roumain par Miron Costin, d'après Quinte Curce².) f. 29 v.
 5. „Epigramma preosfințitului părintelui Dosofei proin Mitropolit Suceavschii”. (Epigramme du très saint père Dosithée, ancien Métropolit de Suceava, par Miron Costin.) f. 29 v-30.
 6. „Stihuri împotriva zavistiei”. (Vers contre la discorde par Miron Costin.) f. 30-30 v.
 7. Cartea pentru descălecatul dentăi a Țării Moldovei și neamului moldovenesc de Neculai Costin³. (Livre sur les origines de l'État et du peuple moldave par Nicolas Costin.) f. 31-84 v.
 8. Letopisețul Țării Moldovei până la Aron-Vodă (1359-

¹ Q. Curtii Rufi historiarum Alexandri magni Macedonis libri superstites. Texte latin publié... par S. Dosson, Paris 1882, pp. 257-260.

² *Idem.*, p. 260.

³ Le manuscrit ne porte pas de titre. Celui que nous lui donnons a été emprunté à l'édition de M. Kogălniceanu, *Cronicile României sau letopisețele Moldaviei și Valahiei*, t. I, Bucarest, 1872, p. 31.

- 1595) întocmit după Grigore Ureche vornicul, Istratie logofătul și alții de Simion dascălul¹. (Chronique de Moldavie jusqu'au règne du Voévode Aron (1359-1595) rédigée d'après le vornik Grégoire Ureche, le logothète Istratie et autres par Siméon le maître d'école (le didascale).) f. 85-194 v.
9. „Letopisețul Țării Moldovii de la domnia lui Aron Vodă scrisă de Miron Costin ce-au fost logofăt mari” (1595-1661). (Chronique de Moldavie depuis le règne du voévode Aron par Miron Costin, ancien grand logothète (1595-1661).) f. 195-245.
10. Letopisețul Țării Moldovei de la Dabija voevod până la domnia lui Ioan Mavrocordat voevod (1661-1743) de Ioan Neculce². (Chronique de Moldavie depuis le règne du voévode Dabija jusqu'à celui de Jean Mavrocordato (1661-1743) par Jean Neculce.) f. 245 v.-310 v.
11. Letopisețul Țării Moldovei... de spătarul Ioan Canta³. (Chronique de Moldavie... par le Spathaire Jean Canta.) f. 310 v.-313.

Bibliographie. La description de ce manuscrit a été faite par Ovide Densusianu, „Revista critică-literară”, t. III (1895), Jassy, p. 285; cf. N. Iorga, „Istoria literaturii române în secolul al XVIII-lea”, t. I, Bucarest 1901, p. 496.

2.

Vie de Saint-Basile-le-jeune par son disciple Grégoire.

Fin du XVII-e siècle — commencement du XVIII-e. — Petit iu-quarto, reliure veau. Papier, 200 sur 142 millimètres, 59 feuillets, dont le premier et le dernier sont mutilés. Sur le feuillet ajouté à la reliure et par conséquent non numéroté, l'état du volume, portant la date du 7 décembre 1883. Le manuscrit renferme:

¹ *Idem.* C'est le titre de l'édition de C. Giurescu, Bucarest, 1916.

² *Idem.* C'est le titre de l'édition de M. Kogălniceanu, *Cronicile României*, t. II, Bucarest 18.2, p. 175.

³ *Idem.*, III, Bucarest, 1872, p. 181.

1. „Prea min[unatele] și înfricoșatele și marile vedenii pre care vedenii au arătat domnul Dumnezeu fericitului Grigorie, prea iubitului ucenic al prea cuviosului marelui între sfinții părinți și mult pătimatoriului de chinuri și făcătorului de minuni Vasilie cel nou”. (Les très merveilleuses et terribles et grandes visions montrées par le seigneur Dieu au bienheureux Grégoire, le disciple bien-aimé du très pieux et très grand parmi les saints pères, Basile-le-jeune, patient et martyr et faiseur de miracles.) f. 1-59.

Bibliographie. La description de ce manuscrit a été faite par Ovide Densusianu, „Revista critică-literară” t. III (1895), p. 286. Quant au texte lui-même, qui est sensiblement différent du texte paru en 1816, à Râmnic (cf. D. Russo, „Studii bizantino-române”, Bucarest 1907, p. 24), il a été publié, avec des observations grammaticales et un glossaire, par le même: „Studii de filologie română”, Bucarest 1898, pp. 58-106.

3.

Reproduction photographique du codex de Voronetz contenant la traduction roumaine des Actes des Apôtres, de l'Épître de Jacques et de deux Épîtres de Pierre.

Ceci n'étant qu'une simple reproduction photographique, nous renvoyons, pour la description du manuscrit lui-même, à l'ouvrage que Ion G. Sbiera lui a consacré: „Codicele voronețean, cu un vocabulariu și studiu asupra lui”, Cernăuți 1885.

4.

Chronographe et divers fragments historiques et littéraires.

XVIII-e siècle. — In-folio, reliure ancienne gaufrée. Papier, 330 sur 220 millimètres. 454 feuillets, dont les feuillets 8 et 9 sont blancs. Au commencement un feuillet blanc, à la fin plusieurs, non numérotés. Sur le premier feuillet numéroté, la signature: M. Stăncescu. Sur le feuillet 454, la note suivante: „Adu-ți aminte ce ai fost. M. Stăncescu. București 8 August 1888”. A la fin du manuscrit, sur le verso du feuillet 453, les vers suivants, dus au copiste, le prêtre Georges Bujorovski:

Mulțămită ție, Domnului mieu, să fie,
 Pentru această carte de mi-ai ajutat a o scrie.
 Cade-mi-se a cânta alliluia cu adevărat,
 Că și la scrisoare mâna mi-au ajutat.
 Poftesc dar, deobște cititoriu,
 Ca să fii greșalelor mele lesne ertătoriu
 Și oriunde vei găsi vreun cuvânt greșit,
 Să-ți aduci aminte că om neputincios sânt.
 Că având înțelepciune de la Dumnezeu ție dăruită,
 Din dragoste va fi și greșala me acoperită.
 Cu lungimea cuvintelor nu-ți voi face supărare multă,
 Știind prostie învățaturii mele foarte scurtă.
 Ca nu îndășărt laudându-mă pre Domnul să scârbăscu,
 Ce mai puțin grăind dela dânsul să mă proslăvăscu.

Plecat și smerit rugătoriu, ierei Gheorghie
 Bujorovschii scriitoriu.

Sur le feuillet non numéroté du commencement, l'état du volume, portant la date du 27 décembre 1888. Le manuscrit renferme:

1. „Scara...” (La table des matières) , f, 1-7,
2. Cronograf, începând cu facerea lumii și isprăvind cu „Impărăția lui Sultan Murat, feciorul lui Sultan Ahmat”. (1636)¹. (Chronographe, depuis la Création jusqu'au règne du Sultan Murat, fils du Sultan Ahmat (1636).) , , f, 10-394 v,
3. Divers fragments historiques et légendes tirés des chronographes byzantins. En voici la liste:
 - . „Boeriile împărăției grecești”. (Les dignités de l'empire grec.) f. 395.
 2. „Pentru moaștele lui Constantin împărat și pentru proorocia Țarigradului... (Des reliques de l'empereur Constantin et de la prophétie de Constantinople...) f. 396 v.
 3. „Despotăția a preasfințitului Silivestru, papa de Râm...” (La disputation du pape Sylvestre) f. 397 v.

¹ Le manuscrit ne porte pas de titre. Celui que nous lui donnons est dû à notre initiative.

4. „Pentru sfintele cele din lume șapte săboară.
Pentru sfântul săborul cel dintâiu”. (Des sept
saints conciles oecuméniques. Du premier saint
concile.) f. 404 v.
5. „Răspunsul către Ariia”. (La réponse à Arius.) f. 405 v.
6. „Pentru sfintele Paști neîndelungat și pre scurt”.
(Quelques mots sur la fête de Pâques.) f. 408 v.
7. „Înțelesul pisaniei lui Moisi de învățătura ce-i
dăte Dumnezeu pentru Paștele jidovești”. (Le sens
des lois remises par Dieu à Moïse concernant la
Pâque.) f. 410.
8. „Iarăș pentru sfintele Paști”. (A nouveau sur
la fête de Pâques). f. 412.
9. „Pentru Ariia spurcatul și pentru năpăști ce
vin pre oameni”. (Arius l’impur et les calamités
qui frappent les hommes.) f. 412 v.
10. „Pentru sobor din lume, al doile”. (Du second
concile oecuménique.) f. 414 v,
11. „Pentru sfântul și lumescul săbor al treile”.
(Du troisième saint concile oecuménique.) f. 415.
12. „Întrebări și răspunsuri pentru întruparea lui
Hristos”¹. (Questions et réponses sur l’incarna-
tion du Christ.) , , , f. 415 v,
13. „Cătră Nestorie răspunsu cum Dumnezeu singur
iaste Hristos și prea curata fecioara Mariia iaste
născătoare de Dumnezeu adevărat”. (Réponse à
Nestorius prouvant que Dieu lui-même est Jé-
sus Christ et que la très pure vierge Marie
est mère du vrai Dieu.) f. 421.
14. „Pentru sfântul al patrulea săbor din lume...”
(Du quatrième saint concile oecuménique.) . . f. 422 v.
15. „Pentru sfântul al cincilea săbor din lume”.
(Du cinquième saint concile oecuménique.) . . . f. 423 v.
16. „Pentru sfântul săbor din lume, al șasele”.
(Du sixième saint concile oecuménique.) f. 424.

¹ La série de questions et réponses n’ayant pas de titre pouvant les résumer, nous avons emprunté à la table des matières du manuscrit celui que nous donnons.

17. „Pentru sfântul sobor din lume, al şaptelea”.
(Du septième saint concile oecuménique.) . . . f. 425.
18. „Aicea arătăm pre rând pentru acestea săboară,
de loc, care unde s’au făcut şi câte canoane au
aşăzat”. (De l’endroit où ont été réunis les con-
ciles et du nombre des canons qu’ils ont établis.) f. 425 v.
19. „Câţi ani au trecut de la un săbor de cele
mari până a se face altul”. (Les intervalles qui
séparent les conciles oecuméniques.) f. 425 v.
20. „Pentru sfintele icoane şi ce să zice că iaste
icoană”. (Des saintes icônes; ce qu’on appelle
une icône.) f. 426.
21. „Cine întâiu au făcut chip pre lume...” (Qui
est-ce qui a créé l’homme ?) f. 426 v.
22. „Precum ni să cade a ne închina sfintelor
icoane după porunca lui Dumnezeu ce învaţă
pre Moisi”. (De la manière dont il faut adorer
les icônes, d’après la loi donnée à Moïse par
Dieu.) f. 426 v.
23. „Invăţătură incredinţată a marelui Atanasie,
patriiarhul de la Alexandriia, cătră Antioh pentru
sfintele icoane”. (Instruction authentique du grand
Athanasie, le patriarche d’Alexandrie, donnée à
Antiochus, sur les saintes icônes.) f. 431.
24. „Hotar al sfântului şi lumescul[ui] sobor al
şaptele”. (Limitation du septième saint concile
oecuménique.) f. 432.
25. „Pentru toţi craii cari au fost adunaţi la cetate
cea mare a Troadei pre care o au bătut-o 9
ani...” (De tous les rois qui se réunirent à Troie
pour l’assiéger pendant neuf années). f. 433.
26. „...Pentru curata fecioară Mariia şi pentru is-
cuseria ce au avut sfinţie sa trupeşte”. (De
la très pure vierge Marie et de la beauté de
son corps.) f. 436 v.
27. „Pentru cum au întrebat Avgust Chesar îm-
părat pre duhurile cele necurate la vrăjalniţă,
la capişte lui Apolon Dumnezeu şi ce răspuns
au luat”. (Question posée par César Auguste

- l'empereur aux esprits impurs de l'oracle du temple d'Apollon et réponse qu'il en a reçue.) f. 437.
82. Precum și-au vrăjit și Faraon împărat la capişte, la vrăjălniță". (Question posée par le Pharaon à l'oracle du temple (de Memphis).) f. 437 v.
29. „Pentru toți iubitorii de Dumnezeu episcopi câți au fost pre rând în scaunul Vizantie..." (Liste des évêques qui ont résidé à Byzance.) f. 438.
30. „...Dupre aicea să făcură Patriiarși. (Liste des Patriarches de Byzance.) f. 438 v.
4. 29 de învățături ale împăratului Vasile Machedoneanul către fiul său Leon¹. (29 préceptes de l'empereur Basile le Macédonien à son fils Léon.) f. 443-453.

Bibliographie. Ce manuscrit a été décrit par Ovide Densusianu, „Revista critică-literară”, t. III (1895), pp. 286-298, qu'il y reproduit également quelques fragments du chronographe, la table des chapitres et les vers du prêtre Bujorovski.

5.

Chrysobulle d'Alexandre-le-Bon, voévode de Moldavie.

11 février 6908-1401. — Parchemin, 340 sur 300 millimètres. Encadré. Grand sceau de cire, de 80 millimètres de diamètre aux armes de Moldavie. Le sceau, attaché par un cordon natté de soie rouge, porte l'inscription suivante:

† Peciat Io Olexandri Voevod i g[os]p[odi]n zemli moldavskoï. (Sceau de Jean Alexandre, voévode et seigneur de Moldavie.) Voici, en substance, le contenu du document.

Alexandre, voévode de Moldavie, donne au douanier Dan comme récompense pour les services rendus, un domaine renfermant six villages, à savoir les villages de Șurinești, Mânjești, Toderești, Șerbotești, Lățcani et Iacobești.

Bibliographie. Le document a formé l'objet d'une notice communiquée à l'Académie Roumaine par J. Tanoviceanu. (Voir „Analele Academiei Române”, série II, t. XXV, Partie administrative et Débats, pp. 62-64.) Il a été publié, d'après une

¹ La série de préceptes n'ayant pas de titre pouvant les résumer, celui que nous donnons est dû à notre initiative.

copie photographique, par G. Ghibănescu, „Sărete și izvoade”, vol. III, Jassy, pp. 81-86. Une autre copie photographique se trouve à l'Académie Roumaine (paquet No. 2, doc. 23).

Le professeur D. Onciul, après avoir reconnu l'authenticité de ce document¹, lui contesta, par la suite, cette qualité². L'argument qu'il invoque est d'ordre paléographique: l'écriture ne serait pas du commencement du XV-e siècle. Mais il y a nombre de documents moldaves à l'Académie Roumaine, provenant du même voévode et dont l'écriture ressemble fort à celle de notre chrysobulle. Nous citons:

2. Le document du 1-er septembre 6937-1429. (ms. No. 4606, phiques, paquet No. 1, doc. 24.).
2. Le document du 1-er septembre 6937-1492. (ms. No. 4606, f. 8.)
3. Le document du 23 décembre 6938-1430. (idem, f. 13.)

Nous n'avons constaté aucune rature ou correction sur le chrysobulle du 11 février 1401. D'autre part, le sceau est authentique: il n'y a donc aucun motif de douter de l'authenticité de ce document.

Appendice.

La Bibliothèque Nationale possède deux traductions de chroniques moldaves, l'une en grec vulgaire, l'autre en français, faite d'après la traduction grecque. Il s'agit du manuscrit No. 6 du Supplément grec et du No. 1409 de l'ancien fonds français. Le premier contient la traduction en grec vulgaire qu'a faite Alexandre Amiras à Jassy, en 1729, de plusieurs chroniques moldaves, à savoir celles de Nicolas Costin, Miron Costin et la propre chronique du traducteur. Le second nous offre la traduction française faite par Nicolas Genier, à Angora, en 1741, de la version grecque d'Amiras. Nous croyons utile d'ajouter ici la description de ces deux manuscrits qui, quoique n'appartenant pas au fonds roumain, sont en relation étroite avec celui-ci.

¹ *Datele cronicilor moldovenestt asupra anilor de Domnie ai lui Alexandru cel Bun*, dans les „Analele Academiei Române, Memoriile Secțiunii Istorice”, série II, t. XXVIII, Bucarest, 1905, pp. 201-225.

² *Cours d'histoire roumaine professé à l'Université de Bucarest*, en 1920, 1921, lithographié. pp. 307-308.

Traduction en grec vulgaire des chroniques moldaves, faite par Alexandre Amiras.

1729, à Jassy. — In-folio, reliure gaufrée et dorée. Papier, 314 sur 206 millimètres. 72 + 544 pages numérotées.

Au commencement 14 pages, à la fin 6, non numérotées. A la page 6 non numérotée du commencement se trouve la note suivante, écrite par l'abbé Sallier, garde de la Bibliothèque du Roi¹: „Envoyé par Mr. Peyssonel et remis par Mr. Marie. Le 1-er de juillet 1752”. A la page 7 non numérotée, dans un cadre rectangulaire portant en haut les armes de la Moldavie et les initiales I. G. G. B. (de Jean Grégoire Ghica Voévode.), le titre:

Βιβλίον ιστορικὸν περιέχον τὰς ἡγεμονίας καὶ διαγωγὰς τῶν ἐν Μολδαβίᾳ ἡγεμονευσάντων αὐθέντων καὶ ἐτέρων γειτνιαζόντων κατασποράδην ὀρχόμενον ἀπὸ τοῦ Δράγοση βόδα καὶ καθεξῆς περατούμενον μέχρι τοῦ νῦν.

Συντεθὲν μὲν πρῶτον παρὰ τοῦ μεγάλου λογοθέτου Μυρῶν Κωστήν εἰς μολδαβικὴν γλῶτταν, μεταφρασθὲν δὲ διὰ προσταγῆς τοῦ ὑψηλοτάτου καὶ θεοσεβεστάτου αὐθέντου καὶ ἡγεμόνος πάσης Μολδοβλαχίας κυρίου κυρίου Ἰωάννου Γρηγορίου Γίκα βεβόδα.

Εἰς τὴν ἡμετέραν ἀπλὴν διάλεκτον παρὰ τοῦ ἄρχοντος πρώην μέγα σλουτζάρου Ἀλεξάνδρου Ἀμηρά τοῦ σμυρναίου.

Ἐν ἔτει ἀπὸ Χριστοῦ αψκθφ (1729) κατὰ μῆνα φεβρουάριον.

Le manuscrit renferme:

1. Ἐλεγχος τοῦ πρώτου βιβλίου τῆς μολδαβικῆς ιστορίας. p. 11-12 (non numérotée).
2. Πρόλογος τῆς μολδαβικῆς ιστορίας τῆς ἐπιμελῶς μεταφρασθείσης παρὰ Ἀλεξάνδρου Ἀμηρά². p. 1-7.
3. Premier livre de l'histoire moldave traduite par Alexandre Amiras³. p. 7-67.

¹ *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, t. XI, Paris, 1827, p. 274.

² C'est la préface de l'ouvrage de Nicolas Costin sur les origines de l'État et du peuple moldave.

³ Le manuscrit ne porte pas de titre. Ce premier livre de l'histoire moldave, c'est l'ouvrage de Nicolas Costin sur les origines de l'État et du peuple moldave.

4. Πίναξ γενικὸς περιέχον πάσας τὰς αὐθεντίας, τοὺς τε πολέμους καὶ τὰ ἐν ἑκάστη κατὰ καιροὺς συμβάντα ἀπὸ τὸν Δράγοση βόδα μέχρι Γρηγορίου Γ΄ Ἰννα βοεβόδα. p. 68-72.
5. Ἱστορία τῆς Μολδοβίας. p. 1-544.

Cette histoire de Moldavie est constituée par les chroniques suivantes:

- a) Chronique de Nicolas Costin (depuis la fondation de l'État moldave jusqu'en 1601) p. 1-242.
- b) Chronique de Miron Costin (de 1601 à 1661) . p. 242-410.
- c) Chronique d'Alexandre Amiras (de 1661 à 1729) p. 412-544.

Entre les chroniques de Nicolas et Miron Costin sont intercalés quelques vers sur la mort.

Entre celles de Miron Costin et Alexandre Amiras, il y a le chapitre sur les dignités moldaves établies par Alexandre-le-Bon, qu'on avait omis de mettre au règne de ce voévode. p. 410-412.

Bibliographie. Ce manuscrit a formé l'objet d'une notice par Hase: „Notice d'un manuscrit de la Bibliothèque du Roi contenant une Histoire inédite de la Moldavie, composée en Moldavie par Nicolas Costin, grand logothète à la cour d'Iassy et traduite en grec moderne par Alexandre Amiras”, publiée dans le recueil „Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque du Roi”, t. XI, Paris 1827, p. 274-394. Hase, qui croyait que la chronique traduite par Amiras avait pour unique auteur Nicolas Costin, reproduit dans cette notice neuf fragments du manuscrit et la table des chapitres. Voir encore au sujet de ce manuscrit: M. Kogălniceanu, „Letopisițile Țării”, t. I, Jassy, 1852, p. 329; cf. t. III, Jassy 1852, p. XXIII; le même, „Cronicile României”, t. III, Bucarest, 1872, p. 179, note; N. Iorga, „Istoria literaturii române în secolul al XVIII-lea”, t. I, Bucarest, 1901, pp. 480-481.

2.

Traduction française du manuscrit, faite par Nicolas Genier de Smyrne

1741, à Angora. — In-folio, reliure portant au dos les fleurs de lys et les initiales LL. Papier, 344 sur 223 millimètres. 10 — 1007 pages numérotées. Au commencement 4 pages, à la fin 6, non numérotées. Sur la seconde page non numérotée du commencement, la note: „Voy. une notice de M. Hase dans les Notices et Extraits des Mss. t. XI”. Sur la troisième page, non numérotée,

la note suivante: „Ce manuscrit vient du Cabinet des livres de Versailles; il a été envoyé par Mr. Hardion à Mr. Le Fevre qui me l'a remis le 19 novembre 1761. Bejo!” Sur la même page, le titre:

„Livre historique contenant les Gouvernements et les vies des Princes de Moldavie et des autres Souverains des pays circonvoisins à cette Principauté, leurs contemporains, depuis l'an... (blanc) et le gouvernement de Drago-Voda, jusqu'en 1729. Avec un abrégé de l'histoire du monde, de l'origine et de l'établissement de toutes les nations qui l'habitent depuis sa création jusqu'au règne de l'Empereur Trajan et au delà.

Composé en premier lieu dans l'idiome moldave par le Seigneur Miron Costy grand Logothète ou chancelier de Moldavie; ensuite d'ordre du très Excellent et très Illustre Jean Grégoire Ghika, Voevode ou Prince de la Moldovalachie, fut traduit en grec vulgaire à Ghiassy en 1729 par le Seigneur Alexandre Amira de Smirne, cy devant grand Soultzar ou Ecuier de bouche de la Cour de Moldavie; et de ce dernier idiome a été mis en françois par Nicolas Genier, aussi de Smirne, cy devant honoré d'un employ dans la Bibliothèque publique de Sa Majesté très Chretienne, à Paris.

A Angora, MDCCXLI.”

Le manuscrit renferme:

1. „Préface” (de l'ouvrage de Nicolas Costin sur les origines de l'État et du peuple moldave.) . p. 1-10.
2. „Livre historique contenant les Gouvernements et les vies des Princes de Moldavie...” p. 1-989.
3. „L'explication des charges et autres dignités attachées à la Cour de Moldavie, qu'Alexandre Voda dit le bon et le vieux établit dans cette Principauté...” p. 991-995.
4. „Table des matières...” p. 997-1007.

Bibliographie. Ce manuscrit a été décrit par V. A. Urechiă, „Buletinul instruciunei publice din 1866”, p. 608-613 qui y publia les trois premiers chapitres. Cf. le même, „Miron Costin, Opere complete”, t. I, București 1886, p. 51. Il est mentionné également par M. Kogălniceanu, „Cronicile României”, t. I, Bucarest, 1872, p. XXV, note 2, qui reproduit le titre de ce manuscrit et par N. Iorga, „Istoria literaturii române în secolul al XVIII-lea”, t. I, Bucarest, 1901, p. 481. L'Académie Roumaine possède une copie de ce manuscrit qui a été faite par Uricini (cf. V. A. Urechiă, „Miron Costin” I, p. 51).

C. C. Giurescu.

Une nouvelle théorie sur l'origine des Roumains¹.

L'auteur de ce volume, qui en promet un second, développe une thèse de doctorat à Berlin intitulée „Recherches d'histoire et de topographie sur les Gépides” pour prouver une „vérité”, qui depuis „plus de dix ans”, lui apparaît comme évidente, à savoir que cette „histoire des Gépides mérite une importance à l'égard des Roumains qui doit être mise à côté de celle des Francs pour les Français ou des Longobards pour les Italiens”. „Pendant six générations entières les Gépides ont bâti ici leurs huttes, ils y ont fait paître leurs troupeaux, ils ont cultivé leurs champs, ils y ont eu une vie d'État organisée sous le rapport politique et ecclésiastique, ils y ont entrepris des guerres, ils ont défendu ce pays et l'ont considéré comme leur propriété.” Plus loin il place, en effet, dans la même introduction, l'habitat des Gépides en Dacie de la moitié du III-e siècle à celle du VI-e, ce qui donnerait trois siècles au lieu de six... Il est vrai qu'il admet les restes de cette population jusqu'au IX-e siècle, quand ils finissent par se „romaniser”. Et, comme „où finit le Gépide commence le Roumain”, l'origine germanique de ces prétendus Latins du Danube serait prouvée.

Or, les Francs sont venus en Gaule à une époque parfaitement éclairée par des sources assez nombreuses. Ils avaient leurs rois appartenant à une dynastie d'origine fabuleuse. Ils conclurent des pactes avec les cités et partagèrent les terres de labour avec les Gallo-Romains. Ils les gouvernèrent, tout en étant lentement gagnés par leur supériorité numérique et culturelle, jusqu'à ce que les deux races n'en firent, sous la bénédiction de l'Église, qu'une seule. Ils imposèrent leur nom à la nouvelle nation, à son territoire et à sa langue.

Quant aux Lombards, dans une partie seule de l'Italie ils accomplirent une mission historique pareille.

Faire des Gépides des créateurs d'État, des dominateurs cultivés, des fondateurs d'une race qui ne s'appelle cependant pas de leur nom — et sa langue non plus — est la tâche que veut remplir l'auteur.

¹ Diclescu, *Die Gepiden*, I, Berlin 1922.

Comment se prend-il pour prouver ce qui apparaît dès le premier moment comme une absurdité à quiconque est initié à l'ethnographie et à l'histoire de cette époque? Ces errements manifestes sont un des exemples les plus instructifs de ce que peut donner, malgré une érudition qui est parfois de bon aloi, une idée préconçue servie par les moyens séducteurs de la mauvaise logique.

Un chapitre d'ethnographie, très nourri, cherche à fixer la physionomie desdits Gépides. Pour les germanistes les explications nombreuses que donne l'auteur, un philologue de métier, peuvent être intéressantes et mériter l'éloge qu'en fait M. Meyer Lübke, qui est cependant un romaniste. Les conclusions de M. Kossina sur les rites funéraires des Goths et des Gépides y abondent. Pour une histoire des Gépides ce serait un chapitre nécessaire, bien que l'exposition se perde dans des méandres infinis.

L'auteur admet l'origine baltique de ses Gépides et cherche même à la préciser (pp. 12-13). Il la veut plus étendue que dans le témoignage de Jordanès et il croit pouvoir s'appuyer sur les constatations de l'archéologie des tombeaux. A-t-on jamais vu corriger une source historique, fût-ce même Cassiodore dans la transmission si vague de Jordanès, par ces conclusions sur les rites funéraires? A peine toute la Prusse occidentale suffit-elle à cette avidité de terres pour ses amis et „conationaux” les Gépides (p. 16).

M. Diculescu doit constater cependant avec mélancolie que la grande nation est ignorée au I-er et au II-e siècle de l'ère chrétienne par Strabon et Ptolémée, par Tacite et Pline (p. 17). C'est seulement vers 150 qu'ils se sépareraient de l'unité gothe, mais aucune source ne le dit. En 184 Malalas les mentionne comme ennemis des Romains sans préciser l'endroit du conflit, et le compilateur byzantin — l'auteur lui-même le dit — n'est guère une source de première main. Mais M. Diculescu croit pouvoir remplir la lacune par les trésors de monnaies romaines dans la Prusse occidentale, hypothétique patrie des Gépides, en attribuant par la même hypothèse ces trésors aux Gépides (p. 18). Il n'y a pas non plus de source sur le départ des Gépides, et cependant l'hypothèse donne de nouvelles précisions à l'auteur (pp. 21-22). Son imagination voit la scène du départ, et elle est décrite avec

une émotion explicable (p. 22). Comme vraie base, en dehors des découvertes dans les tombes à squelettes, deux lignes du confus Jordanès sur l'avance du roi Fastida. M. Diculescu découvre toutes les nations vaincues ou traversées par ceux qu'un désir mystérieux entraîne vers la Dacie, vers la Dacie seule, vers toute la Dacie (p. 13). Des „fibules d'origine prussienne de l'Ouest” suffisent pour lui indiquer le chemin (p. 24). La Chronique Pascale, si tardive, lui donne la date du choc avec les Romains (p. 25).

Pour Jordanès les Gépides ont au V-e siècle le pays entre la ~~Theiss~~ (Tisa) au Nord, le Danube, au Sud, le Flutausis ou Flautasis, à l'Est. L'opinion de Wietersheim et d'Onciul, qui leur attribue tout au plus, comme à leurs prédécesseurs les Huns, la région de plaines jusqu'aux montagnes occidentales de la Transylvanie, est inattaquable. La „Flutausis” est le „flu. Tausis” d'une carte, la Theiss elle-même. Employer les épithètes de Jordanès, qui n'a jamais vu ces pays, pour l'identification est absurde. Les Gépides auraient eu d'après lui seul le Mureş et ~~le Criş~~ le Criş, plus le Gilpil, qui est le Jiu transylvain, et la „Milia”, le Miliare, peut-être la Mara. Mais tout cela est très vague et pris au hasard. Jordanès est parfois une indication, jamais une source.

Pour avoir la durée de l'invasion, l'auteur change de place (p. 27) un passage de Jordanès sur les Vandales et l'applique à ses Gépides. Que ne peut-on prouver de cette façon ! Une interprétation extrêmement ingénieuse de la monnaie de l'empereur Philippe fournit un autre „appui” (pp. 28-9). L'auteur descendra jusqu'aux chroniqueurs mérovingiens pour mieux fonder son argumentation. Une chronique parle-t-elle de Daces à ce moment, les Daces doivent être des Gépides. M. Diculescu voit donc les Gépides s'installer en Dacie et délimite leur territoire.

Jusqu'ici il n'y a cependant aucun témoignage contemporain. Mais les „fibules” ne manquent pas, et cela suffit à l'auteur.

Le récit de Jordanès sur le combat entre Gépides et Ostrogoths est visiblement pris dans une chanson, non-datable (p. 34). M. Diculescu écrit cependant gravement: 262. Si Jordanès ne plaide pas pour cette détermination, eh bien, il se trompe. Son commentateur a trouvé même les traces du combat (p. 36). Galtis c'est le Galt transylvain, l'Auba, l'Olt....

Sans aucun témoignage de source l'auteur admet une nouvelle descente de Gépides en 275—ils paraissent avoir été inépuisables — et ses squelettes lui donnent aussitôt la direction: du côté de Kiev (p. 39)! La mention en bloc des „Gépides, Gruthunges et Vandales” dans Vopiscus (**Probus**) lui paraît former un nouveau point important dans l'histoire de la nation de laquelle il veut à tout prix descendre (p. 41). Ils auraient quitté la Dniéper pour ne pas y avoir trouvé une civilisation correspondant à leurs goûts. L'historien sait parfaitement que cette fois il était question des montagnes de la Transylvanie. Il lui semble qu'ensuite „les sources se faisaient presque complètement sur les Gépides pendant quarante ans” (p. 42). Mais aucune ne les avait jusqu'ici définis et ne leur avait assigné une territoire. Tout est en l'air, squelettes et fibules ensemble...

Comme Jordanès parle du départ vers 330 des Vandales et de la poussée des Gépides qui les remplacent, M. Diclescu s'empresse de corriger le texte pour qu'on ne croie pas que ses barbares favoris y paraissent pour la première fois (p. 43). Aussitôt les Gépides ressentent „un bien-être jusqu'ici inconnu” (*ibid.*). Et, pour le prouver, il leur attribue arbitrairement le trésor de Şimlău, travail helléno-scythe que n'importe quelle espèce de barbares pouvaient se commander! C'est pour l'auteur un travail gépide puisque dans sa façon il découvre les mœurs pacifiques de la nation. Il y voit jusqu'aux trois fleuves nouvellement acquis par ses clients. Tous les Gépides sont déjà en Dacie, parce que... dans la Prusse occidentale, leur patrie hypothétique, on n'a rien trouvé en fait de fibules, dans des tombes qui sont évidemment de pur hasard. Comme des monnaies se rencontrent dans la découverte de Şimlău, c'est une preuve que... les Gépides recevaient un tribut de l'empereur (p. 40).

L'auteur admet ensuite que, lorsque les Huns chassèrent devant eux, en 376, les Goths, les Gépides élargirent encore leur assiette dace. Il est vrai que l'„événement a échappé à la tradition littéraire contemporaine”, mais c'est que „toute l'attention du monde romain se concentrait alors sur les Huns et surtout sur les Goths et les événements des Balcons” (p. 47). Tout peut être démontré par un pareil système...

Et cependant les Gépides, non nommés, „dépassent en importance les Ostrogoths”, dont parlent les sources (p. 48). Du mo-

ment que cela sert à la thèse... Rien n'empêche de leur accorder „presque toute la Dacie de Trajan” (*ibid.*). Ceux de Kiev accourent aussi: l'auteur seul les a vus. Dans les fouilles ou a trouvé, en effet... des miroirs comme ceux de l'Ukraine. On dirait que ce que je cite est inventé, tellement est invraisemblable cette „méthode”...

M. Diculescu ne permet pas aux Gépides de participer aux incursions en Occident; il tient à les garder pour lui (pp. 48-49). Si S. Jérôme dit autrement, eh bien, c'est „de la rhétorique”... Mais l'auteur cède un petit groupe d'émigrés, et justement il y a... deux bijoux qui signalent leur départ. Un prince en voyage, un Gépide, les a perdus sans aucun doute! L'auteur croit même qu'il en mourut (p. 51). Cependant il note leur établissement, bien prouvé, sur le Rhin, et un Kippid de 822 (lisez bien la date) n'est qu'un Gépide endurci (p. 52). Ce fragment fut „romanisé”, de sorte que par les Gépides Français et Roumains sont frères.

Tout un chapitre cherche à créer aux Gépides un gîte spécial, une „autonomie”, un „État” dans l'empire hun. On commence par constater que pendant cinquante ans, jusqu'à Attila, rien ne vient constater la présence de ces Francs de l'Orient sur le Danube. Sous le fameux roi hun le rôle des Gépides n'est mentionné qu'au passage par Jordanès, qui écrit un siècle plus tard. M. Diculescu fixe aux Gépides un rôle défini dans la campagne des Gaules. Il veut conserver à Ardaric, le roi gépide, seul l'amitié précieuse d'Attila: un concurrent goth est écarté avec mépris (p. 58). La seule source contemporaine, Priscus, ne dit pas un mot sur la politique des Gépides. Le rôle de libérateur après le mort d'Attila est attribué par Jordanès, seul à Ardaric, qui paraît recueilli dans la chanson populaire. (Paul le Diacre suit celle des Goths.) La seule chose vraiment utile jusqu'ici — sauf la bibliographie — est l'identification de la rivière de Netao, où fut vaincu le fils d'Attila (pp. 65-66).

Jordanès dit explicitement que, après la victoire, les Gépides s'attribuèrent la patrie des Huns, „totius Daciae fines”, les frontières daces, donc la Pannonie¹.

¹ Encore une fois une observation juste, celle des Sacromontisii et Fossatisii grecs dans Jordanès (p. 68, note 441).

Mais, pour prouver que la Dacie devint un Gépédie (voy. la *Romanie* de Jordanès, alors que, sauf le géographe de Ravenne pour un autre territoire, il n'y a pas de **Gépédie**, bien que l'**Avarie** se rencontre ci et là, l'auteur se perd dans des considérations sur les noms de rivières daces, dont le manque complet de bon sens a été prouvé par M. Ovide Densusianu dans sa *Revue de philologie*.

Toute la partie philologique qui suit est manifestement erronée. L'auteur ne trouvera pas un philologue avisé qui admette avec lui l'origine gépide du nom de la rivière de Gilort (cf. „Gilpil” chez Jordanès), de celle de Lotru (en roumain: „brigand”), de celle de l'Olt (le Lot gascon et Lutetia seraient aussi germaniques...). Dans la suite, le texte de Procope (*Bell. Goth.*, III, 34, 10), cité, ne montre que le caractère tributaire de la Dacie (ἐς φόρον ἀπαγωγὴν) à l'égard des Goths et pas des Gépides et l'établissement ultérieur de ces derniers sur la rive gauche, sans préciser qu'il s'agit du cours inférieur du fleuve (cf. pp. 82-83). Un passage de Ménandre, cité bientôt après, les montre au Nord de Sirmium (cf. p. 83).

Aussitôt recommencent les identifications phantaisistes de la topographie dace avec des racines germaniques. Tigas est le Béga; malgré le témoignage formel du géographe de Ravenne, le Drenkon doit être le Murăș (p. 87). Le nom de Doftana est en rapport avec **dohot**, slave: pétrole brut. Amaradea, Ciocadea, Crivadea, etc. n'ont rien de germanique (cf. Oradea). Le premier nom peut être rapporté à Homorod, à Humor (de **chlm**, colline).

Un nouveau chapitre poursuit la vie des Gépides comme fédérés de l'Empire dès le règne de Marcien. Malgré la définition de Procope, ἐκ σπονδῶν καὶ φίλοι, l'auteur veut délivrer ces barbares de la „tâche” du tribut et du contingent militaire. A peine Jordanès les mentionne cependant en passant, à l'occasion d'une levée de boucliers contre les Ostrogoths. Ennodius les montre du côté de Sirmium encore (cf. p. 106) et garantis par la rivière d'Ulca, qui n'est pas en Dacie (cf. pp. 107-109). Il y a un roi gépide tué par Théodoric dans Paul le Diacre (pp. 109-110). Mais rien ne prouve l'existence de deux groupes et de deux rois (dans Ennodius il est question d'un „roi” et d'un **ductor**). L'auteur lui-même admet ensuite un nouveau silence d'une ving-

taine d'années. Du Hun Mundo on veut faire un Gépide. A peine en 530 il est parlé de nouveau des Gépides.

La facilité avec laquelle, d'après la lettre de Cassiodore, Théodoric transporte sur la frontière de sa Gaule la „multitudo Gepidarum” montre bien que, malgré les „rois” de légende, ces barbares, peu nombreux, n'étaient guère arrivés à former quelque chose ressemblant à un État. En leur accordant les conditions de transport, le roi goth parle de l'„herbarum copia”, ce qui les montre bergers circulant avec leurs troupeaux, dans une posture qui n'est guère comparable à celle des Francs, fût-ce même au moment le plus trouble de leur histoire (cf. p. 118). Quelques Gépides servent dans l'armée gothe d'Italie (p. 119). Le gros de la nation est sur la Save, comme auparavant: Ἡπαίδες οἱ ἀπὸ Σέρμων. Tout essai de fixer une frontière entre Goths et Gépides doit rester nulle: les quelques milliers de Gépides formaient une simple clientèle de la royauté de Théodoric ou de l'Empire d'Orient.

Dans la guerre byzantino-gothie rien ne prouve une guerre contre les Gépides sur le Danube inférieur; l'auteur le reconnaît lui-même (p. 123). Procope, cité par lui, dit clairement (dans l'„Historia arcana”) que „les Gépides tiennent Sirmium et les localités de ce côté”, ἐπὶ Δακίας χώρα. Ils se présentent cependant bien humblement en fédérés (p. 125). Les *burgi* ne témoignent guère d'un établissement germanique (p. 128).

La Dacie qu'ils veulent occuper, d'après Procope (Goth., III, 33,8), est celle d'Aurélien. Il n'y a pas de preuve que les places occupées sur la rive gauche du Danube eussent jamais été abandonnées par les Byzantins. Et cependant l'auteur parle de la Dacie comme „noyau” de l'„établissement gépide” (pp. 131-132).

Les rapports des Gépides avec les Lombards ont lieu sur le Danube de Pannonie (p. 134). Cependant l'auteur étend la domination gépide sur „la Hongrie Septentrionale, la Slovaquie et la Moravie”, donnant, dès lors, aux Francs la Bohême (p. 135). Prudemment il ajoute: „Sur la façon et l'époque de l'occupation de ces pays par les Gépides on ne possède pas, en tout cas, de renseignements directs” (p. 135). Le géographe de Ravenne présentait la carte de son temps. L'auteur ne fait ensuite que raconter d'après Procope le conflit de ses Gépides avec les Lombards. Sur la guerre contre les Slaves „liegen keine Nach-

hrichten vor", et cependant on nous la présente (p. 152). Les Byzantins du VII-e siècle sont employés pour prolonger l'histoire de l'agonie gépide, peu intéressante. Mais tout cela reste étranger à la Dacie, où M. Diculescu veut fixer le moment décisif de la catastrophe qu'il déplore.

Dans un nouveau chapitre M. Diculescu croit pouvoir distinguer aussi quelles ont été les populations qui vivaient sous la domination des Gépides (il croit que les „Gepidarum populi" de Jordanès ont ce sens, lorsqu'il s'agit seulement des „peuplades" gépides elles-mêmes). Pour des noms comme Gotul pour une montagne et un ruisseau il découvre des Goths en Transylvanie; Vandales et Hérules leur sont placés à côté. On calcule, sans aucune base, la valeur numérique des Germains de différentes nuances. Parmi les sujets il y avait en outre les Roumains, les „Urrumänen". Il n'y a pas à discuter sur ce point, mais l'auteur veut mettre à contribution sa philologie à lui, qui ne ressemble pas toujours à l'aspect commun de cette science. Il affirme que, si de fait les termes germaniques manquent dans le roumain, on ne peut pas admettre la théorie de leur permanence au Nord du Danube (mais il y avait aussi de nombreux Germains au Sud, et alors où placer ces malheureux „Urrumänen"?). Avec des ressemblances de hasard comme **butuc**, roum. et l'anglo-saxon **butt-uc**, on n'arrive à rien ou bien on peut arriver très loin, de même qu'avec les dérivations du „gépide", comme celle de **stărnut**; cheval pointillé de blanc ; de même **burduf**, **burtă**, **strugure**, qui vient sans doute du grec $\tau\rho\upsilon\gamma\alpha$, au singulier, est une formation erronée d'après le pluriel au lieu de **strug**; cf. le **strug** du **strugar**, de l'ouvrier en bois. **Tureacă**, **tureacă** a plutôt un rapport avec le **tur**: **turul pantalonilor**. **Harnic**, de **har**, est approché du suédois **arnig**. Je y a aussi des pages entières sur les noms de personne, qui paraissent à l'auteur, avoir un timbre „gépide"; s'il trouve Gotea, eh bien, c'est un Goth; Manea ne vient pas de Manuel, mais de Manno, Onea (Jean, de Ion) a des rapports avec l'unité gothe, Ulea (de uliu, autour), lui rappelle Hunulphe. Le nom de localité **Bârlad** est pour lui un héritage gépide. La dynastie de Basarab (pour la provenance thraco-illyre, des exemples ont été récemment donnés) provient d'une souche germanique (le nom est porté,

du reste, non pas, comme le croit l'auteur, par une famille principale seule, mais par des Tziganes même). Les noms de rivières terminés en *uia* (Covurluiu, etc.) se rencontrent uniquement dans les régions qui ont été atteintes par le flux tatar, et il n'y a aucune influence gothe ou gépide (Căluu et Urluiu ont eu un sens dans le langage commun et appartiennent à une autre catégorie).

M. Diculescu croit pouvoir fixer jusqu'à la situation juridique de ses *Urrumänen* sous les Gépides (p. 195 et suiv.). La partie qui traite de la large diffusion, bien connue, des termes roumains pour la vie pastorale peut rendre service¹. Lorsqu'il est question de l'agriculture, ancienne, de la même nation, on a une synthèse bien faite, la première complète, avec, ci et là, des suggestions nouvelles (cf. par exemple la dérivation de Păpălugă, Paparudă, du grec πομφολύγη; pp. 208-209).

Mais les Gépides réclament leur droit de premiers-nés pour l'auteur. Il revient pour suivre leurs dernières manifestations. Rien de ce qui est dit d'après les sources dans toute la largeur d'un chapitre ne touche au problème que l'auteur a voulu élucider. Si Théophylacte Simokatta écrit Μουσώκιον τὸν λεγόμενον ῥήγα τῇ τῶν βαρβάρων φωνῇ, il ne peut pas être question de „langue gépide”; les barbares sont ici tous les Occidentaux de langue latine. Les découvertes de tombeaux „gépides” fournissent des matériaux à un autre chapitre. Trois villages gépides dans Théophylacte représentent la seule chose dûment prouvée dans celui-ci. Les „barbares” de Théophane, indiqués après les Esclavons et les Gépides, ne peuvent guère être les „Roumains” de la Dacie (cf. p. 224). Voir dans le *capcin* roumain („tête de chien”) un khagan, *capchanus*, serait risqué, pour un autre philologue. Mais M. Diculescu soupire bientôt après sur la „fraternisation” gépido-roumaine. La tentative d'accréditer le „notaire anonyme du roi Béla” (p. 236 et suiv.) n'est pas plus heureuse que les autres. S'il qualifie de „barer Unsinn” (p. 238) l'opinion de ses adversaires, on peut lui retourner le mot. L'observation que l'Anonyme appelle les Roumains Blacchi et les actes de la chancellerie hongroise dès 1234 „Olaci” (mais aussi „Wolati”)

¹ L'éditeur de la „*Descriptio Europae orientalis*” (voy. année précédente, p. 201, note 11) n'est pas „dr. Olgiard”, mais bien Olgiard Górka.

n'a pas de valeur puisque, en 1231, la première forme est usitée dans les actes officiels (cf. p. 239). Des sources comme la „*Conversio Bagoriorum et Carantanorum*” ne peuvent pas être employées pour établir qu'il y avait encore à la fin de IX-e siècle une nation gépide dans ces contrées. Il est enchanté de trouver des noms germaniques, „gépides”, pour les princes roumains de légende donnés par le chronique hongrois.

Cela suffit, je crois, pour ce que je voulais démontrer. Si cette école, avec sa façon de s'informer et sa logique spéciale se répandrait, il en résulterait un discrédit pour la science elle-même.

N. Iorga.

COMPTE-RENDUS

Constantin C. Diclescu, *Die Wandalen und die Goten in Ungarn und Rumänien* („Mannus-Bibliothek” de Kossina, no. 34), Leipzig 1923.

Dans cette étude complémentaire, l'auteur de la bizarre théorie des Roumains-Gépides ou des Gépides-Roumains s'occupe de cette partie de la Dacie où il n'a pas pu placer ses barbares favoris.

Ici encore la tendance d'attribuer la Dacie aux nations germaniques est poursuivie avec opiniâtreté, à l'aide aussi bien des textes, mal interprétés, que des objets trouvés dans les fouilles et de la catégorie à laquelle appartiennent les tombeaux. Ainsi le texte de Dio Cassius qui relate l'invasion des Astinges vandales sur le territoire dace (LXXI, 12) est-il ponctué de cette façon: νικήσαντες δὲ ἐκείνου (sic) καὶ τὴν Δακίαν οὐδὲν ἤττον, ἐλόπων δέισαντας (sic) δὲ οἱ Λάκρινγγοι, au lieu de: νικήσαντες δὲ ἐκείνον, καὶ τὴν Δακίαν οὐδὲν ἤττον ἐλόπων. δέισαντας δὲ οἱ Λάκρινγγοι (voy. p. 2, note 4).

Pour les Goths, les recherches de l'érudit roumain n'avancent pas trop la connaissance des rapports de la Dacie avec cette partie des Germains. Il discute si les Taïfales sont ou non des Wisigoths (p. 13); il les rattache aux Vandales, aussi à cause de la désinence de leurs noms (ibid.). Ce seraient les Lacringes (p. 14). L'analyse des sources est donnée avec beaucoup d'attention. Mais le nouveau des conclusions philologiques vient soutenir des thèses inacceptables: l'auteur croit avoir découvert dans les noms de Coca, vallée, montagne, village dans le district valaque de Buzău, la place exacte du Caucaland d'Ammien

Marcellin (pp. 41-43). Il voit dans la rivière de la Hélibakia, pour le Byzantin Théophylacte, sur la rive gauche du Danube, un **bach** de Hélis (p. 50)! De fait on prononçait Ilivakia, et c'est probablement l'Ilfov. L'apport archéologique est traité de la même façon que dans l'ouvrage principal de l'auteur. M. Dicu-lescu veut faire de Radagaïse un Wisigoth (p. 48).

N. I.

* * *

Heinrich Ritter von Sibik, **Metternichs Plan der Neuordnung Europas, 1814-15** (dans les „Mitteilungen des österreichischen Instituts für Geschichtsforschung", XL, 1-2, Vienne 1924).

C'est la leçon d'ouverture du successeur d'Auguste Fournier à l'Université de Vienne. Les Pays Bas devaient être d'après Metternich un „boulevard contre la France" (p. 118).

„La Hongrie et l'Italie du Nord devaient s'orienter vers le coeur du continent, Vienne" (p. 119). Il pensait à une Lega Italica (p. 120). Venise serait réunie à ce Nord italien (p. 121). La Lombardie aurait été cependant donnée au Piémont. L'auteur ne dit rien sur les visées du puissant ministre à l'égard de l'Orient.

I.

* * *

Gustav Weigand, **Ethnographie von Makedonien, geschichtlich-nationaler, sprachlich-statistischer Teil**, Leipzig, 1924.

Le professeur de roumain, de bulgare et d'albanais à l'Université de Leipzig expose dans cette brochure en caractères menus le résultat de la mission scientifique de laquelle il a été chargé, avec non moins de six collègues bulgares, en Macédoine pendant l'occupation du territoire serbe par les Allemands. Trente Allemands travaillaient dans d'autres domaines. Lui-même n'est pas venu sur place, ayant fait déjà six voyages dans le pays (à l'époque où les Roumains des Balkans étaient sa préoccupation principale). Il se plaint de ce qu'on eût mangé en Prusse l'argent destiné à cette publication, qui n'a trouvé ensuite que difficilement un éditeur.

Une trentaine de pages s'occupent d'histoire et d'ethnographie.

On commence par affirmer que dans les régions de deux langues celle-là l'emporte qui représente une civilisation supérieure (peut-être à notre époque et dans certaines conditions), la condition de la supériorité-numérique étant secondaire. On considère la lan-

gue comme un élément d'emprunt facile et variable, l'histoire politique comme quelque chose d'accidental et on entend découvrir les mystères des races par le folklore et l'anthropologie. Une demie-page ne suffit pas sans doute pour appuyer ces théories, d'un simplisme trop évident pour être relevé.

M. Weigand voit avec raison dans les anciens Macédoniens un mélange d'Illyres et de Thraces et il nie formellement leur appartenance à la race grecque (la langue lui paraît appartenir, comme l'illyre, „au groupe des langues indo-germaniques de l'Ouest, sans aspirées (pp. 3-4), groupe centum, le thrace appartient à celui de satem"). La caractéristique des Thraces repose-t-elle sur des sources? J'en doute. Sur les restes des Thraces, à signaler l'intéressante observation de l'auteur que le Plovdiv bulgare pour Philippopolis vient de la forme thrace, plutôt dace, Pulpidava, mais dans les Balcons il n'y avait ordinairement que des *parae*, et pas des *davae* comme groupes d'habitations. Les Thraces et Besses des Byzantins sont cependant des barbares germaniques affublés d'archéologie. M. Weigand signale aussi dans les listes de Procope des villages germaniques: Thrasarichon, p. ex.

L'histoire des Serbes, des Bulgares et des Roumains dans la péninsule des Balcons est rapidement passée en revue, et à cette occasion le philologue allemand croit pouvoir fixer au XII^e siècle déjà le „retour" des Roumains sur la rive gauche du Danube (p. 18). Parlant des Petschénègues, l'auteur leur attribue la création des localités qui portent leur nom et qui sont récentes (p. 22), et, passant aux Coumans, il croit pouvoir affirmer que leur nom arabe de Gouz aurait quelque rapport avec les Houtzoules de la Bucovine et de la Galicie (*ibid.*). Avec cette façon de faire l'ethnographie il n'est pas étonnant que les Cean-gai (Csangos) de la Moldavie deviennent, en tant que blonds, une espèce de Coumans. Il ne peut pas être question seulement d'une „plus grande liberté" des Roumains à l'époque turque, mais bien d'une autonomie qui est presque l'indépendance.

Dans la seconde partie, M. Weigand présente d'après son expérience de plusieurs années la façon d'être et de vivre des nations balcaniques. La différence de folklore entre les Roumains et les Magyars et Russes (est-ce vrai pour ces derniers?) n'est pas plus concluante. On doit sourire en lisant (p. 15)

que c'est par leur „retour” sur la rive gauche du Danube que les Roumains de la Dacie apportèrent le slave comme langue d'église. Dans la légende des „Juifs” pour les ruines balcaniques il n'y a rien venant des Macabées (!), mais bien le souvenir de la Bible comme base historique de tout passé lointain (cf. p. 14). La légende bulgare d'Asparouk à Nicolitel, dans la Dobrogea, est admise sans aucune critique.

Je ne comprends pas à quelle source l'auteur emprunte le renseignement que les „Roumains (**Aromunen**) sont émigrés (en Macédoine), venant de la montagne du Grammos et du Pinde, à peine au XVIII-e et XIX-e siècle” (p. 27).

Les parties suivantes ont la tendance, visible, de présenter la Macédoine comme une province bulgare, d'un caractère national presque unitaire. Quant aux Roumains, à peine méritent-ils d'être placés en même ligne que les Juifs espagnols (p. 29). Ou peut douter que du mot turc „evallah” se soit formé, parce que cette population l'emploie plus fréquemment, celui des „Vlachades” (cf. „bolades” en grec byzantin pour les Bulgares, les boïars) (cf. p. 30). La propagande roumaine est traitée avec mépris: on lui conteste d'avoir gagné les conationaux des Roumains de la Dacie (p. 31).

Un essai de psychologie nationale est donné ensuite. Intéressante l'observation que le Guèze et le Tosque représentent deux âmes nationales différentes. Un autre chapitre s'occupe des conditions de la vie matérielle.

M. Weigand n'admet pas le sens de „kervanadschis”, de chefs de caravanes, que j'ai attribué au grec *ὄδιται* des Byzantins, qu'il écrit, du reste, *ὀδοῦται* (p. 48), et il a tort.

Il serait aussi bien difficile de prouver la différence fondamentale entre un berger du Pinde et un berger de l'Apennin. Pourquoi aussi ces Roumains de Macédoine doivent-ils être descendus de la Mésie (p. 49)? Le passage relatif au travail de la filigrane d'argent est remarquable (pp. 50-51). L'emprunt lexique des Roumains au trésor albanais est difficilement admissible; c'est la langue commune des aïeux barbares qui a fourni ces termes aux deux nations.

Le philologue qu'est l'auteur donne un chapitre utile sur les langages de la Macédoine. Ici il parle enfin du „thraco-albanais” (p. 58). L'argument du manque de termes thraces dans l'ancien

bulgare pour prouver que le thrace ne peut pas être une langue d'influence directe pour les Bulgares n'est guère concluant: cet ancien bulgare est une langue fabriquée, calquée sur le grec (cf. p. 59) M. Weigand admet un terme moyen commun, du XII-e siècle. Mais il ne veut pas croire, étant probablement mieux informé que les contemporains byzantins, au caractère roumain des fondateurs de l'Empire assénide (*ibid.*). On lira avec utilité l'exposition des éléments communs dans toutes les langues balkaniques: article postposé (chez les Russes de Nijni-Novgorod il y aurait un emprunt au suédois; p. 60); confusion du datif avec le génitif disparu (mais, si dans l'ancien bulgare il y a „un riche développement des cas par des finales comme aujourd'hui dans le serbe”, c'est que cet „ancien bulgare” est l'„esclavon” de caractère mêlé de la Sklavinia macedonienne; cf. p. 60); futur avec l'auxiliaire „vouloir” (cette fois il est question heureusement du thrace comme „uralbanesisches”), formes du subjonctif, formes syntaxiques tellement pareilles dans le roumain et l'albanais qu'„on peut presque traduire mot à mot d'une langue dans l'autre” (p. 62). Je ne vois pas l'„influence du bulgare non seulement dans le lexique”—qui est en partie slave chez les Roumains—, „mais surtout dans toute la phraséologie” (!) (p. 62). La tentative d'expliquer par l'albanais ce qui est thrace en roumain donne naissance aux schémas les plus controuvés (pp. 62-63). M. Weigand constate que Guègues et Tosques ont influencé le roumain, mais ceci signifie seulement que le fonds unique qui a produit les deux dialectes a été celui auquel la langue roumaine doit ces emprunts. Mais l'auteur voit dans les Roumains, qui d'après lui — sans aucune preuve — auraient repris le chemin du Nord, „une lignée albanaise” — tout aussi introuvable (p. 63).

Longuement, l'auteur veut prouver que le slavons de Macédoine est nettement bulgare presque sans caractère local (en passant, M. Weigand prétend qu'avant ses visites en Macédoine les Roumains de cette province, signalés des siècles auparavant et souvent décrits, étaient un „noch so unbekanntes Völkchen”...). Le

¹ *Lorsqu'on parle de Bulgares ayant influencé le roumain, il est question toujours des parents de ces Slaves de Mésie qui sur la rive gauche du Danube ont fraternisé aussi dans le langage avec les Roumains.*

nom de Bulgares que se donnent ces Slaves n'est qu'une appartenance politique (cf. pp. 74-75).

Une tentative de géographie linguistique clot l'ouvrage. Encore une fois l'auteur s'efforce d'écarter les Roumains, de la Macédoine, — mais qu'est-ce au juste que la Macédoine?

La conclusion comprend en même temps le programme de la Macédoine autonome et celui de la Macédoine bulgare du traité de San-Stefano.

N. Iorga.

CHRONIQUE

Dans les „Izvestiia” de l'Institut Archéologique bulgare, II, (1923-4), Sofia 1924, M. Grabar présente la décoration murale de la chapelle qui est conservée de l'église-château de Batschkovo, près de Sténimaka (XII-e siècle). Il y a, entre autres, une mise au tombeau remarquable (p. 7). La description iconographique est très détaillée, et les termes de comparaison sont cherchés peut-être un peu loin. Des dessins géométriques comme ceux des tapis, planche VII. M. Grabar a trouvé aussi une brève inscription grusine (p. 55). Un portrait du Tzar Alexandre a été ajouté au XIV-e siècle.

M. Katzarov donne des pages sur certains monuments antiques découverts en terre bulgare actuelle. Il y a aussi des reliefs du „chevalier thrace” (pp. 70, 76-78). Une inscription porte le nom, thrace, de Dektiénias Kothieou, „comte” des „Kokelonéais”. Une touchante inscription funéraire a ce contenu: „Moi, Jean, j'ai causé la première douleur à mes parents”. Un Apollon $\pi\alpha\tau\rho\acute{\omega}\varsigma$ $\delta\omicron\pi\rho\alpha\zeta\eta\gamma\acute{\nu}\omicron\varsigma$ à l'époque romaine, p. 80.

De M. J. Velcov des diplômes militaires roumains sous Vespasien („cohorte syrienne des Thraces”, p. 86; des Cantabres, des Sicambres — **Sugambri** —, des Lucenses, des Gaulois, des Mattiaques, en Mésie, sous les ordres d'un chef bien connu, Cerealis).

• •

M. R. Popov communique des découvertes préhistoriques dans le champ de Vratza, près de Mezdra (armes, fibules de l'époque néolithique et du bronze). L'auteur cherche à fixer un type de fibule thrace.

Un long article de M. Trifonov s'occupe du style de la version bulgare du texte de Manassès. L'auteur fixe à 1345 la date la plus tardive du mariage de Tzar Alexandre avec la Juive.

M. Mouchmov donne des monnaies de Lysimaque, de Cassandre, du roi thrace Seuthès III (imitation de modèles macédoniens).

Une étude de crânes préhistoriques par M. Drontschilov.

Une bibliographie des travaux de M. Katarov, pp. 202-205. Sur la dédicce d'un évangélaire slavons à une princesse bulgare en 1063, pp. 209-210. Des notes d'archéologie, p. 211 et suiv.

* *

Dans la *Vita Italiana*, M. Oscar Randi commence une étude sur la „Roumanie ancienne et moderne”.

L'idée que le territoire roumain a l'unité de son „tissu” montagneux est nouvelle et juste. De même celle que la distance entre les Carpathes et la péninsule des Balcons, sans écarter une puissante influence, n'a pas permis une hégémonie. Enfin l'opinion que cette ossature a permis aux seuls Roumains d'avoir une vie politique inattaquable. De fait, les Carpathes ont opposé un obstacle infranchissable aux efforts de réunion des tronçons de la race slave. On applaudira à la formule que „le roc transylvain forme la tête d'un pont qui s'étend de l'Occident de l'Europe, plus heureux sous le rapport de la géologie, vers l'Orient, toujours travaillé” (p. 206).

L'auteur ne s'en tient pas seulement à la colonisation de Trajan comme origine de la race. Intéressante l'observation des cimés à noms romains (p. 210). Râmnic (p. 216) est un terme slavons, signifiant: étang, de *rib*, poisson.

* *

Dans les „Mitteilungen des österreichischen Instituts für Geschichtsforschung”, XL, M. Ludwig Schmidt s'occupe des „comites Gotthorum” et de l'administration des Goths en général, le Norique, la „Savia” y compris. Des „cités” sont réunies sous des „prieurs”, ou „tribuns”, qui sont cependant Romains et de création populaire.

•

Dans l'ouvrage de T. Popescu, **Divin și uman la vechii istorici bisericești** (Bucarest 1924) un chapitre traite de la physionomie des premiers empereurs d'Orient dans les écrits des historiens de l'Église.

*

Dans son étude **Iliryzm i Slowianszczyna**, M. Georges Pogorowski s'occupe de l'idée illyre qui s'opposa au commencement du XIX-e siècle à l'idée slave.

L'auteur annonce qu'il prépare une nouvelle édition commentée de l'„Osmanide” du poète ragusan Gundulic.

*

Dans la **Nuova Antologia** (16 septembre), M. Em. Panaitescu parle, sous le titre „La frontière orientale de la latinité”, du développement historique de la Bessarabie. Il commence par rappeler les espérances de Mazzini à l'égard des Roumains, la prophétie de Cavour que la Roumanie de 1859 finira par regarder du côté de la Monarchie des Habsbourg. Des témoignages russes concluants sont cités à l'appui. Il rappelle que Crispi a protesté, en 1878, contre le second rapt bessarabien de la Russie; Bonghi était du même avis. La bibliographie roumaine en langues d'usage général devait être indiquée.

*

Dans le Bulletin roumain de la Société de Numismatique de Bucarest, le docteur Severeanu traite des monnaies des rois scythes de la „campagne” d'Olbia et surtout de celle du roi Pharzoïos ou Pharzos. M. Gr. Avakian présente des monnaies des rois d'Arménie Héthoum I-er et Héthoum II, trouvées à Cetatea-Albă, sur le liman du Dniester, jadis le Moncastro génois, ayant une importante colonie d'Arméniens (des inscriptions funéraires ont été données par le même dans notre **Revista Istorică**, année 1923).

M. Avakian signale aussi une „grande patère persane du XIII-e siècle”, trouvée au même endroit. Il croit que l'église-basilique des Arméniens de cette ville est antérieure de beaucoup au XIV-e siècle.

*

M. Joseph Haltrich donne à Sibiu (Hermannstadt) des contes allemands de Transylvanie („Deutsche Volksmärchen aus dem Sachsenlande in Siebenbürgen). Parfois les motifs sont visiblement roumains.

*

MM. Friedrich Kraelitz-Graifenhorst et Paul Woittek publient depuis 1921 à Vienne des **Mitteilungen zur osmanischer Geschichte**. C'est, du reste, à Vienne qu'a paru des 1887 la „Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes", organe de l'„Orientalisches Institut", fondé en 1856, et en 1916 les „Forschungen des Instituts für Osten und Orient". Le Handelsmuseum faisait paraître une „Oesterreichische Monatschrift für den Orient". M. Kraelitz a donné dans le premier volume des „Mitteilungen" une article sur la législation de Mahomet II et une note sur la „tougra" des Sultans, M. Giese une étude sur la „Tewerik-i-ali-Osman", M. Woittek des considérations sur „le problème de sources des plus anciennes chroniques ottomanes", avec des extraits de *Nechri*. A signaler aussi une „lettre de fondation turque" datée de 1620, deux passeports du XVI-e siècle (publiés par J. H. Mordtmann) et un article sur les formes religieuses de l'Anatolie.

*

Le Musée Saxon de Braşov-Kronstadt, riche en pièces préhistoriques, publie un bref guide („Călăuza Museului regional din țara Bârsei, Braşov", Braşov 1923). Il pourra rendre de bons services d'information. Il doit y avoir aussi une édition allemande.

N. I.

*

Note au premier article

Les rapports entre le monde byzantin et celui de l'Italie méridionale est si étroit qu'on lit dans les *Annales de Lupus le Protospathaire*, publiées par Muratori: „mill. XV, ind. XIII, obiit Samuel rex Bulg. post filius ejus" et plus loin: „mill. XLVIII, ind. 1, rebellavit Tornikius cum Makedonis et Botazzi et... suos perrexit Constantinopolim ut faceret se imperatorem". Il est question de Michel *Utringa*, avant Isaac Comnène. Dans la *Chronique du Mont Cassin* Léon apparaît en 774 comme Calaius. Ricobald de Ferrare raconte à sa manière l'histoire de Byzance, avec Léon «Macazenus», avec „Taurucius, Irenae filius" (c'est „Stauracius") (éd. Muratori, c. 232).

N. I.

